

Gilles Philippe

Maître de conférences à l'Université de Picardie

Archéologie et contexte d'un modèle textuel :

la représentation du discours intérieur dans les romans de Sartre et les approches théoriques de l'endophasie

« Le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son. » En définissant pour la première fois le signifiant linguistique, Saussure prit soin de proposer une formulation suffisamment large pour qu'elle pût aussi s'appliquer au discours intérieur : « Le caractère psychique de nos images acoustiques apparaît bien quand nous observons notre propre langage. Sans remuer les lèvres ni la langue, nous pouvons nous parler à nous-mêmes ou nous réciter mentalement une pièce de vers. »¹ Quelques décennies plus tard, Gérard Moignet trouvait cependant encore nécessaire de rappeler que, si la langue se réalise dans le discours, ces réalisations discursives sont de trois ordres distincts, puisqu'il s'agit « d'une réalisation phonique, la parole, d'une réalisation graphique, l'écrit, ou d'une réalisation purement mentale, le monologue intérieur qui postule au moins avant lui les images acoustiques et motrices du discours parlé. »²

Avant même les revendications d'une « grammatologie » à part entière, les spécificités linguistiques et sémiotiques de la réalisation graphique de la langue avaient fait l'objet d'études précises et l'écrit a, depuis fort longtemps, acquis un statut face à l'oral. En revanche, les

¹ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1989 ; « Première partie : Principes généraux », chapitre 1 : « Nature du signe linguistique », p. 98.

² *Systématique de la langue française*, Klincksieck, 1981, p. 9.

linguistes n'ont guère fait au discours intérieur sa part. Jakobson pouvait encore le déplorer en 1974 (« *inner speech [...] until recently rather disregarded in linguistic literature* »³), il n'en renvoyait pas moins son étude à plus tard et commençait par lui nier toute spécificité énonciative avec les mêmes arguments qu'avaient utilisés Peirce ou Benveniste. L'affaire était laissée aux soins des psychologues, s'ils voulaient bien s'en occuper⁴. Nous en sommes toujours là.

C'est que pour le linguiste le discours intérieur présente un défaut majeur : il n'offre pas de corpus. La phénoménologie husserlienne a beau nous dire que la *psyché* peut se faire son propre observateur, le discours endophasique spontané fait partie de ces objets qui disparaissent dès qu'on les regarde et ne se prête donc guère à l'analyse textuelle. Reste que chacun conserve une idée plus ou moins vague de ce à quoi ressemble cette parole qui l'habite. Pourquoi, dès lors, en l'absence de tout corpus direct, ne pas interroger cette masse de représentations ? Mais encore faudrait-il, à leur tour, les constituer en corpus.

Or, cette première étape est déjà franchie, puisque le roman occidental tente depuis un siècle de donner une représentation de cette réalité linguistique qu'est l'endophasie⁵. Par son travail sur la syntaxe, sur les procédures de création du sens, le roman s'interroge précisément sur la spécificité de la troisième réalisation discursive de la langue. Sa démarche n'est, bien sûr, pas scientifique et une mise au point épistémologique s'impose d'emblée : il ne sera jamais possible de remonter d'une représentation romanesque à une réalité psychique ; tout au plus nous permettra-t-elle de voir comment, à un moment donné, une communauté culturelle a pu concevoir une réalité psycholinguistique précise. Si le texte romanesque n'est en rien un corpus permettant une étude directe de l'endophasie, du moins

³ *On Language*, Harvard U.P., 1990, p. 459 (« Linguistics in Relation to Other Sciences », 1974), voir aussi *ibid.* : « *When we say that language or any other sign system serves as a medium of communication, we must caution at the same time against any restrictive conception of communicative means and ends. In particular, it was too often overlooked that besides the more palpable interpersonal face of communication, its intrapersonal aspect is equally important.* »

⁴ Il est vrai que Bakhtine / Volochinov, par exemple, considérait que la question ne ressortissait pas à la linguistique (dont les catégories perdaient ici toute pertinence) mais à la philosophie du langage : cf. *Le Marxisme et la Philosophie du langage*, Minuit, 1977, trad. Marina Yaguello, p. 63. On trouvera d'autres remarques intéressantes sur le discours intérieur *ibid.* p. 49-51, 123, 164-166. Voir aussi M. Bakhtine, *Esthétique et Théorie du roman*, Gallimard, « Tel », 1987, trad. Daria Olivier, p. 140, 164 et 168 ; Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le Principe dialogique*, Minuit, 1981, p. 109.

⁵ « *Endophasie : formulation verbale interne de la pensée non exprimée avec représentation mentale de sa propre voix* », Pierre Marchais, *Glossaire de psychiatrie*, Masson, 1970, p. 74.

autorise-t-il une enquête sur l'imaginaire linguistique d'une époque. Mais c'est déjà énorme et c'est à cette étude que nous voudrions nous livrer ici.

Lorsqu'il représente, en effet, le texte littéraire modélise. Comme entité romanesque, le discours intérieur est donc régi par un modèle représentationnel. Il en est de même en linguistique : dire avec Benveniste que le *monologue* intérieur est une variété de *dialogue*, c'est aussi avoir recours à une modélisation. Mais du moins est-elle explicite. Le texte littéraire, lui, n'explique pas son modèle. Il est à dégager de la représentation elle-même. Et là encore, le modèle est difficilement isolable : le discours littéraire en général, et romanesque en particulier, est soumis à un ensemble considérable de contraintes. La représentation du discours intérieur n'y est qu'un élément dans un projet esthétique souvent très vaste. Dégager le modèle imaginaire qui la fonde, c'est d'abord repérer, dans le texte, l'ensemble des contraintes esthétiques qui interfèrent. Le jeu n'en vaut pas moins la chandelle.

Il serait donc bien téméraire de s'attacher à la représentation de l'endophasie dans plusieurs systèmes esthétiques à la fois. On sait, bien sûr, que les années vingt et trente ont vu se développer, à la suite de Joyce, des œuvres romanesques centrées sur la recherche d'une représentation de l'endophasie. Mais ces romans étaient trop soucieux d'innover pour être pleinement révélateurs de l'imaginaire linguistique ambiant. S'il faut donc leur préférer un roman de la maturité, un titre s'impose et c'est celui des *Chemins de la liberté* (1945-1949) de Jean-Paul Sartre. De nombreuses raisons rendent inévitable un tel choix : indépendamment de l'œuvre elle-même, l'auteur est un théoricien de la conscience, rompu à la psychologie de son temps, c'est aussi un analyste très lucide des formes littéraires, conscient de leur historicité, de leurs enjeux, de leurs limites. L'œuvre elle-même est un laboratoire de techniques : Sartre y fait, en quelque sorte, le bilan raisonné de vingt ans de recherches après Joyce et cela sur plusieurs centaines de pages. Il s'agit pour lui de redonner du souffle à ce qu'il appelle le « réalisme brut » de Joyce⁶. Enfin, et cette raison n'est pas la moins importante, la représentation du discours intérieur n'y apparaît pas comme la question technique première : les modalités de sa représentation y semblent acquises et non conquises, acceptées et non revendiquées. Et c'est sans doute pour cette raison que les critiques ont peu remarqué que le roman de Sartre faisait date dans l'histoire de la représentation littéraire de l'endophasie.

On peut dire que le discours intérieur sartrien est « réaliste » dans son projet en ce que ses modalités d'apparition sont strictement conditionnées par la conception du discours endophasique que partagent le romancier et son lectorat prospectif. Sonder le « réalisme »

⁶ *Situations II (Qu'est-ce que la littérature ?)*, Gallimard, « Folio », 1985, p. 371.

romanesque, c'est donc tenter d'établir un lien entre la *représentation* au sens concret du terme et la *représentation* au sens abstrait.

On peut globalement définir le discours intérieur romanesque comme un type de séquence textuelle accessible à la description linguistique. Puisqu'il suppose un *modèle*, il peut donc être comparé à d'autres modélisations. Ainsi aimerions-nous, tout simplement, ici rapprocher globalement la *stylisation* romanesque sartrienne de descriptions plus théorisées de l'endophasie : celles que proposent la linguistique, la philosophie et la psychologie cognitive. Toutes se heurtent, bien sûr, à l'absence de corpus, mais toutes aussi pallient cette absence en considérant, *in abstracto*, l'originalité de la situation énonciative du discours endophasique. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que la représentation romanesque sartrienne de l'endophasie est tout à fait comparable aux autres descriptions disponibles, quel que soit leur angle d'approche de la question.

Puisque que l'on peut ainsi montrer, d'une part, que la représentation sartrienne du discours intérieur n'est pas arbitraire mais obéit bien à un projet réaliste et, d'autre part, que l'originalité formelle du discours intérieur est entièrement conditionnée par son originalité fonctionnelle, nous pourrions tenter de trouver, sur cette base, une règle de classification des sous-modèles représentationnels en jeu dans le texte. Les nombreux passages de discours intérieur dans *Les Chemins de la liberté* sont, en effet, loin d'être uniformes. C'est encore en partant du principe que le roman de Sartre renvoie à la représentation que l'auteur se fait de son propre discours intérieur que nous trouverons une loi de classement : la forme du discours intérieur dans le texte est tout simplement conditionnée par le rôle que l'énoncé est censé jouer dans la vie psychique. Il suffit donc de préciser ces rôles de l'énonciation endophasique pour obtenir un critère de classement formel des énoncés de discours intérieur sartrien. Ayant ainsi dégagé — par un jeu de va-et-vient entre textes théoriques sur l'endophasie et représentations romanesques sartriennes — une cohérence qui permet d'approcher un imaginaire culturel, nous tenterons de résoudre l'épineux problème du *paradoxe pragmatique* constitué par ce discours sans allocutaire.

1. Quelques approches théoriques du discours intérieur

Par la place considérable qu'il occupe dans *Les Chemins de la liberté*, le discours intérieur apparaît au lecteur comme un phénomène fondamental de la vie psychique des personnages. Or, on le sait au moins depuis Sartre, représenter, c'est prendre parti. Même en l'absence de commentaire théorique, la représentation du discours intérieur suppose par elle-même un ensemble de partis pris

théorisables. Ne pourrait-on ainsi tirer des conclusions fonctionnelles d'un extrait comme celui qui suit :

Il se dit avec application : « Nous avons perdu la guerre. » À l'instant, le temps lui fut restitué, la petite perle d'avenir se dilua dans un passé immense et sinistre. Le Passé, le Futur à perte de vue, depuis les Pharaons jusqu'aux États-Unis d'Europe.⁷

Parce que la stylisation romanesque suppose en amont une représentation virtuellement descriptible en termes linguistiques, il n'est pas aberrant de la rapprocher d'autres types de formalisations techniques contemporaines. Le cas du discours intérieur nous y invite même tout particulièrement : parce qu'aucune de ces formalisations (linguistiques, philosophiques, psychologiques...) ne se fait d'après corpus, elles supposent toutes — au même titre que la stylisation romanesque — le recours à une représentation « intuitive » (au sens fort du terme) du discours qu'elles décrivent. Elles peuvent donc, à cet égard, nous permettre de préciser la description de ce modèle textuel qui fonde les modalités d'écriture du discours intérieur dans le roman de Sartre.

1.1. La réflexion linguistique sur l'endophasie

Nous avons d'emblée souligné que les linguistes s'étaient peu interrogés sur le problème de la spécificité ou de la non-spécificité du discours endophasique. Ne voit-on pas Benveniste⁸ ou Jakobson opter pour la seconde solution en un tournemain ? C'est que la problématique du discours intérieur lie fortement celle de l'énonciation et celle de l'énoncé alors que les linguistes préfèrent choisir leur camp : quelle place faire à la spécificité du discours intérieur dans l'architecture monumentale du structuralisme ou de la grammaire générative qui décrivent le langage comme un phénomène ne pouvant être compris que dans sa globalité ? On trouve bien sûr, çà et là, des ébauches de réflexion,⁹ mais jamais de tentative pour penser globalement — et d'un point de vue linguistique — la spécificité du phénomène.

⁷ *La Mort dans l'âme*, p. 1233. Toutes les citations provenant de *La Nausée*, *Le Mur*, ou *Les Chemins de la liberté* (*L'Age de raison*, *Le Sursis*, *La Mort dans l'âme*) sont extraites des *Ceuvres romanesques* de Jean-Paul Sartre, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, édition établie par Michel Contat et Michel Rybalka.

⁸ On remarquera que Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, volume 2, p. 85 ; voir plus bas) parle de traduction en « langage intérieur », qu'il oppose donc à un langage extérieur, même s'il ne précise pas quelles divergences de code impliquent cette « traduction ».

⁹ Voir, par exemple, la préface de *Des mots à la pensée* de Damourette et Pichon (Genève, Slatkine Reprints, 1983, volume 1, § 3).

Il faut cependant faire une exception pour la pensée guillaumienne¹⁰ : non que Gustave Guillaume présente, où que ce soit, une réflexion systématique sur l'endophasie, mais le thème revient suffisamment souvent dans ses écrits pour qu'il soit nécessaire de rendre brièvement compte de cette exception dans l'histoire de la pensée linguistique. C'est d'ailleurs sur le constat d'un disciple de Guillaume que nous avons ouvert notre étude. Pour Gérard Moignet, avons-nous dit, le discours intérieur est une forme spécifique de réalisation de la langue en discours. Parce que réflexion sur le linguistique comme miroir du psychique, la psychosystématique ne pouvait pas ne pas poser le problème du statut du discours intérieur et du rapport *pensée / parole* :

*La pensée existe en nous, s'agite en nous, indépendamment de la langue, mais ce n'est que sous la saisie linguistique que nous en avons opérée qu'elle se fait lucide et, comme réfléchi par un miroir, devient dans notre esprit un objet livré à notre considération.*¹¹

S'interrogeant sur la prépondérance du linguistique sur tous les autres modes de codage sémiotique, Guillaume en vient à expliquer cette domination par la possibilité même du discours intérieur : « *le génie de la parole exprimée vient de ce qu'elle est précédée d'une parole "en puissance" silencieuse, qui lui donne sa valeur.* »¹² Le discours intérieur appartient donc au plan de *puissance*, c'est-à-dire à celui des représentations qui sont du côté du psychique et non encore du sémiotique¹³.

Mais la pensée guillaumienne n'est pas toujours bien claire sur ces points. Ainsi Guillaume ne distingue-t-il jamais précisément ce qui est effectivement *parole* intérieure et ce qui n'est qu'*idée de parole*, c'est-à-dire ce qui est *mot* et ce qui est *notion* (le mot silencieux étant « *sémiologie de puissance* »). En effet, Guillaume n'oppose pas clairement ce qu'il appelle la « *dicibilité mentale* » et le « *dit mental* », la première étant définie par l'ensemble des notions suffisamment bien cernées pour être maniables par la pensée, le second étant constitué de mots effectifs. Si Guillaume les distingue peu, c'est qu'ils sont peu

¹⁰ On trouve de très nombreuses remarques sur le discours intérieur dans les leçons de linguistique de Guillaume, mais elles sont, le plus souvent, trop allusives pour être utilisables. Nous nous servons ici essentiellement du texte de Guillaume le plus développé sur le sujet, la leçon du 3 décembre 1948.

¹¹ Leçon du 10 juin 1949 (*Leçons de linguistique*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 1971, série C), p. 230.

¹² Leçon du 3 décembre 1948, *ibid.*, p. 27. On comparera cette idée avec ce que déclare Volochinov / Bakhtine dans *Le Marxisme et la Philosophie du langage*, *op. cit.*, p. 63.

¹³ Est-ce à dire que le fonctionnement syntaxique du discours intérieur implique des « saisies » plus proches de l'*idéogénèse* et plus éloignées de la *morphogénèse* que celles du discours oral ? Guillaume ne le dit pas.

distinguables à ses yeux¹⁴. Contrairement à Moignet, dont la définition du « *monologue intérieur* » comme mode de réalisation discursive est parfaitement claire, Guillaume ne pose pas de différence explicite entre un discours intérieur qui serait un simple stade vers l'expression extérieure et un discours intérieur qui serait autotélique.

À cause de ce refus de décider, Guillaume en vient à émettre des hypothèses qui nous paraissent aujourd'hui difficilement acceptables. On peut certes lui concéder que la parole intérieure « *relève d'une phonétique tout à fait spéciale qui aura pour objet [...] l'idée de parole qui habite en eux en permanence et à partir de laquelle les sujets parlants entreprennent une réalisation physique momentanée.* »¹⁵ Mais on ne suivra pas Guillaume lorsqu'il soutient (reste de bergsonisme ?) que la différence entre la pensée notionnelle non-verbalisée et la pensée verbalisée n'est pas une différence de nature mais de degré qualitatif, seuls les esprits les plus habiles pouvant penser sans l'instrument de la sémiologie silencieuse de la parole intérieure¹⁶.

Avec Moignet, nous retiendrons surtout de Guillaume l'idée que le discours intérieur est une réalisation originale de la langue, où la visée communicationnelle n'est pas première. Mais Guillaume ne nous aide toujours pas à comprendre la place extraordinaire du discours intérieur dans le roman contemporain, c'est-à-dire dans l'imaginaire linguistique du moment, c'est-à-dire dans notre expérience quotidienne du langage, puisque, pour lui, il reste avant tout un *intermédiaire* : intermédiaire entre la pensée notionnelle et son expression extérieure, instrument de réflexion pour les esprits malhabiles. Dans une certaine mesure, Guillaume se débarrasse lui aussi de l'encombrant problème linguistique de l'endophasie en ne considérant qu'une seule de ses fonctions psychiques et cognitives.

Parce qu'elle se heurte sans cesse à l'insoluble problème du corpus, la linguistique contemporaine n'est toujours pas parvenue à proposer du discours endophasique une analyse originale pertinente. Et, vingt ans plus tard, les linguistes peuvent encore faire leurs ces propos de Jean-François Le Ny (dont la prudence des définitions n'est pas sans rappeler le flou guillaumien) :

Nous admettons qu'il existe des activités sémantiques du troisième type : ce sont les activités psychologiques qui ne suivent ou ne précèdent de façon

¹⁴ Dans le roman de Sartre, le discours indirect libre correspond bien souvent à une transcription littéraire de la même indécidabilité : « *Mais elle ne pouvait pas rentrer, sa chambre lui faisait horreur ; ici du moins elle marchait sous le ciel de tout le monde, elle restait en communication, par le ciel, avec Paris et Berlin* » (*Le Sursis*, p. 1059).

¹⁵ Leçon du 3 décembre 1948, *Leçons de linguistique*, op. cit., série C, p. 31. C'est, en fait, tout le problème de « *l'image acoustique* » saussurienne, à laquelle nous faisons allusion plus haut.

¹⁶ *Ibid.*, p. 30.

immédiate aucune sorte de parole et qui peuvent être cependant considérées comme ayant des caractéristiques en rapport avec la signification. De l'existence de telles activités, nous avons des preuves objectives suffisantes, à partir des verbalisations qui peuvent être provoquées ou des enregistrements psycho-physiologiques quantitatifs que l'on peut en obtenir : la parole intérieure et les activités verbales corrélatives de la pensée, que les psychologues soviétiques, à la suite de Vygotsky, ont largement étudiées, ont évidemment un contenu sémantique manifeste. Mais à l'heure actuelle, seule une activité verbale sous forme de questions et de réponses peut nous éclairer là-dessus.¹⁷

Ainsi la linguistique, même lorsqu'elle cesse de dire que le discours intérieur est une production langagière marginale et une activité psychique secondaire, ne nous fournit-elle guère d'instruments pour une confrontation avec les pratiques romanesques, avec le modèle textuel qu'elles présupposent, avec l'expérience intuitive commune à laquelle renvoie leur ambition réaliste.

1.2. De la philosophie à la psychologie descriptive

La tradition philosophique connaît, au moins depuis les stoïciens, l'opposition entre un *λογος ενδιαθετος* (parole extérieure, manifestée) et un *λογος προφορικοζ* (parole intérieure, non manifestée)¹⁸. Mais il s'en faut de beaucoup que cela ait donné lieu à une réflexion systématique sur cette seconde modalité du *λογος* : tout au plus, apparaît-elle au détour de telle théorie de la connaissance ou des catégories de pensée¹⁹.

Il faut attendre la fin du dix-neuvième siècle pour que la philosophie s'intéresse à l'endophasie comme à un objet à part entière. La part grandissante prise par sa représentation dans le roman tout au

¹⁷ « Sémantique et psychologie », *Langages*, n° 40, 1975, p. 7.

¹⁸ Saint Augustin reprit cette opposition pour décrire les deux natures du Verbe divin (divine et humaine) : cf. *De Trinitate*, livres IX et XV. Et saint Anselme fit de cette ébauche de théorie de l'expression le fondement d'une théorie de la connaissance (*De Veritate*). Il distingue, lui, trois strates : le verbe extérieur ou « mode sensible », le verbe intérieur ou « mode insensible » (quand nous nous parlons à nous-mêmes) et un troisième mode « mental », qui n'est ni sensible ni insensible (ce qui annonce, dans une certaine mesure les théories représentationnistes actuelles, voir plus bas). Thomas d'Aquin reprit enfin ces théories, à la lumière d'Aristote, dans l'opuscule intitulé *Du verbe de l'intellect*, ce qui explique que le thème réapparaisse ensuite par endroits chez les scolastiques et les nominalistes.

¹⁹ On trouve un rapide panorama de la question dans l'ouvrage de Victor Egger, *La Parole intérieure*, (Garnier-Baillève, 1881, chapitre 1, p. 1 à 65). Une synthèse plus à jour reste encore à écrire (Egger ne reprend pas les éléments soulignés dans la note précédente, par exemple). Aucune des théories évoquées ne pouvant servir à une analyse technique, nous ne les décrivons pas ici.

long du siècle explique peut-être que la nécessité d'une réflexion plus théorique se soit affirmée. Pourtant, même pour des penseurs comme Bergson²⁰, l'endophasie n'est pas une question à enjeux philosophiques véritables : ce qui est mis en mots n'est guère que l'aboutissement d'un processus logique qui ne se sert pas de mots. La verbalisation endophasique ne peut donc qu'intéresser assez peu le théoricien : des phénomènes comme l'intuition, la logique pure, seront les seuls lieux où le problème de la *vérité* se pose.

On trouve ainsi, dans le Sartre des *Chemins de la liberté* comme dans celui des œuvres philosophiques, un bergsonien pour qui le discours intérieur est un simple écran sur lequel viennent s'afficher des phénomènes décidés « ailleurs ». Ainsi Mathieu songe-t-il un instant à se tuer et ce qu'il décide est verbalisé sans que le processus de décision n'apparaisse à la conscience verbale :

*L'eau, son avenir. « A présent c'est vrai, je vais me tuer. » Tout à coup, il décida de ne pas le faire. Il décida : « Ce ne sera qu'une épreuve. » Il se retrouva debout, en marche, glissant sur la croûte d'un astre mort. Ce sera pour la prochaine fois.*²¹

Le stade décisif du processus est raconté par le narrateur et non verbalisé directement par le personnage.

De la même façon, si c'est bien à William James que nous devons l'expression de *stream of consciousness*²², omniprésente dans la critique du roman contemporain, le discours intérieur n'est, pour lui aussi, qu'un élément relativement accessoire. Alors que nous avons tendance à n'appliquer cette expression de *stream* qu'aux phénomènes verbaux, James insiste sur la part réduite du verbal dans notre vie consciente et pas seulement dans notre vie psychique. Aussi peut-on souligner le paradoxe suivant : les deux penseurs, James et Bergson, qui auraient — dit-on — préparé l'avènement du roman du courant de conscience, sont précisément ceux qui ont le plus insisté sur le peu d'importance de l'endophasie dans la vie psychique. Mais cherchant trop à limiter cette part de l'endophasie dans la vie psychique, ils en oublièrent de poser la question même de sa fonction. Il faudra attendre 1913 pour que le problème soit enfin étudié en termes philosophiques par Husserl (l'existence de *signes intérieurs* oblige-t-elle à repenser entièrement la notion même de *signe* ?). Les deux pages des *Logische Forschungen* où Husserl souligne pour la première fois ce paradoxe que constitue un discours où locuteur et allocutaire ne font qu'un restent encore aujourd'hui le texte philosophique le plus éclairant sur la nature et les problèmes du discours intérieur. Nous y reviendrons.

²⁰ Voir *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889.

²¹ *Le Sursis*, p. 1059. C'est Sartre qui souligne.

²² *Principles of Psychology*, volume I, chapitre 9 : « The stream of consciousness », Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1981, p. 219 à 278.

C'est pourtant à un autre philosophe, Victor Egger, que l'on doit le premier ouvrage complet consacré à la question endophasique : *La Parole intérieure, essai de psychologie descriptive*²³. Mais l'optique n'y est déjà plus, à proprement parler, philosophique : comme le sous-titre l'indique, il s'agit ici non de problématiser mais de rassembler sur l'endophasie un ensemble de données d'enquête. La naïveté de ton de l'ouvrage d'Egger ne doit pas faire oublier son caractère novateur ; il servira d'ailleurs de fondement à des entreprises de plus grande ampleur. La question soulevée par Egger en 1881 ne passionne pas seulement Dujardin (rappelons que *Les lauriers sont coupés* paraissent en 1887) : en 1892²⁴, un brillant médecin et psychologue dans la lignée de Pierre Paul Broca, G. Saint-Paul, fait paraître dans la *Revue scientifique* un questionnaire-enquête sur l'endophasie. Le traitement très rigoureux des réponses obtenues aboutit à la parution, en 1904, de *Le Langage intérieur et les Paraphasies (la fonction endophasique)*²⁵. Saint-Paul est un spécialiste des troubles du langage (paraphasies et paraphémies) qu'il a longtemps étudiés d'un point de vue strictement médical. Le premier chapitre de son livre (« *Le mécanisme cérébral et le langage intérieur* ») est ainsi consacré aux données physiologiques et psychologiques premières de la question de l'endophasie, puis à l'exposé de la constitution de son corpus de données²⁶. C'est, en effet, l'enquête de 1892²⁷ qui lui permet d'élaborer la notion de « formule endophasique » et la classification qui occupe le deuxième chapitre²⁸.

²³ *Op. cit.* Après un premier chapitre consacré à un bilan de la question chez les penseurs et philosophes des siècles précédents, le deuxième chapitre est occupé par une comparaison entre la parole intérieure et la parole extérieure (sans qu'Egger pose jamais la question du corpus). Le troisième chapitre donne lieu à une étude des « variétés vives de la parole intérieure » (études de cas : Socrate, Jeanne d'Arc, etc.). Le quatrième s'intitule : « *Comparaison des variétés vives et de la forme calme de la parole intérieure - Place de la parole intérieure dans la classification des faits psychiques* » (la parole intérieure est-elle image ? hallucination ? etc.). Les deux derniers chapitres sont consacrés aux rapports entre parole intérieure et pensée : « *Premier problème : leurs positions respectives dans la durée* » ; « *Second problème : leurs différences au point de vue de l'essence et de l'intensité.* »

²⁴ La même année paraît, chez Masson, le premier *Essai sur le langage intérieur* de G. Saint-Paul, qui annonce la somme de 1904.

²⁵ Alcan, 1904.

²⁶ Saint-Paul pose le problème du corpus d'étude en des termes finalement assez proches de ceux que nous utilisons plus haut.

²⁷ On la trouve exposée aux p. 65 à 81. La démarche de constitution du corpus de données est extrêmement moderne et rigoureuse. Le questionnaire se compose de six parties : 1) Fonctionnement sensitif général de l'interrogé, 2) Mémoire des sensations, 3) Perception du langage intérieur, 4) Mécanismes des rêves, 5) Aptitudes générales, 6) Renseignements généraux (âge, niveau d'étude...).

²⁸ La façon dont les sondés rendent compte de leur perception interne de l'endophasie, permet à Saint-Paul d'opposer trois « formules endophasiques » : *verbo-auditive* (lorsque le sujet a le sentiment d'entendre des mots, cas de loin le plus fréquent), *verbo-*

Le troisième chapitre, plus clinique (« *L'endophasie dans les états pathologiques et subnormaux* »), nous concerne moins.

Si ces travaux sont aujourd'hui totalement oubliés, ils étaient loin de l'être au moment où Sartre faisait ses études. De formation, Sartre est autant psychologue que philosophe. C'est d'ailleurs sous la direction d'Henri Delacroix (pour lequel il gardera toujours la plus grande estime) que Sartre entreprend, en 1927, la préparation de son diplôme d'études supérieures. Or, en 1924, Delacroix avait fait paraître chez Alcan son livre le plus important, *Le Langage et la Pensée*²⁹, dont un long chapitre est précisément consacré au langage intérieur et à la reprise des travaux de Saint-Paul³⁰. La même année paraissait, toujours chez Alcan, le *Traité de psychologie* de Georges Dumas qui devait aussi devenir un classique et qui évoquait, d'un point de vue psychiatrique cette fois, le problème de l'endophasie. Or, c'est dans ce manuel et dans le livre de Delacroix que Sartre s'est formé et ce sont eux qui ont fourni, avec Husserl, les bases sur lesquelles seraient écrits les premiers textes de philosophie sartrienne (*L'Imagination, La Transcendance de l'Ego, Esquisse d'une théorie des émotions...*).

Sartre ne semble pourtant pas partager l'intérêt général pour la question endophasique³¹. S'il s'interdit presque d'en parler dans ses textes théoriques, c'est que le discours intérieur reste pour lui l'apanage d'une tradition bourgeoise qui avait fait de l'intériorité le lieu de la vraie vie : le repli sur soi, ce que Sartre nomme « *la matière brute des journaux intimes* », était un des stades ultimes de l'aliénation. Le discours intérieur était le lieu où chacun « *s'embrassait l'épaule comme un enfant* », alors que Sartre voulait, avec Husserl, jeter le moi hors de la conscience, « *sur la route* »³². Par la pirouette plus rhétorique

motrice (lorsque le sujet a le sentiment de prononcer des mots), *verbo-visuelle* (lorsque le sujet a le sentiment de voir des mots s'inscrire sur un écran).

²⁹ Comme le rappelle Dominique Combe (« Le langage et la pensée dans le style », dans Pierre Cahné et Georges Molinié, éditeurs, *Qu'est-ce que le style ?*, PUF, 1994, p. 79), le livre de Delacroix a eu un retentissement et une influence considérables.

³⁰ Delacroix modifie cependant la classification des « formules » de Saint-Paul, puisqu'il ajoute aux trois catégories de celui-ci une quatrième, celle des *auditivo-moteurs*. Voir p. 435 à 450 de la seconde édition (Alcan, 1930).

³¹ Notons toutefois que la psychologie freudienne ne propose pas non plus de réflexion systématique sur le discours intérieur. S'il a une valeur thérapeutique évidente (puisque la maladie se définit comme un *encore-jamais-dit* et que, dans le processus de verbalisation, *dire*, c'est d'abord *se dire*), il reste le dernier maillon de la chaîne, celui où l'on arrive quand tout est déjà fini. Si plus tard, avec Lacan, le discours intérieur redevient le lieu où tout se passe, le psychanalyste ne nous propose pas pour autant une description du phénomène en tant que tel et ses instruments sont empruntés aux linguistes non aux psychologues, puisqu'il faudra près de trente ans pour que l'on s'intéresse sérieusement aux travaux des psychologues russes en ce domaine. Sur la place du discours intérieur dans le système lacanien, voir Caryl Emerson, « The Outer World and Inner Speech », *Critical Inquiry*, volume X, n° 2, December 1983, p. 255 et 256.

³² Toutes ces citations proviennent de l'article de Sartre, « Une idée fondamentale de la

que philosophique qui clôt *La Transcendance de l'Ego*³³, Sartre démarquait sa psychologie des problématiques « bourgeoises » dont elle était pourtant l'héritière directe.

La même contradiction s'observe au niveau de l'écriture du roman : pour s'être « débarrassé de Proust »³⁴, Sartre ne s'inscrit pas moins dans la lignée du roman psychologique français ou, du moins, du roman du discours intérieur (ce que n'est pas le roman proustien). Ainsi, même s'il s'avère effectivement le lieu d'une « aliénation », le discours intérieur reste-t-il un des lieux essentiels du récit. Dans son œuvre romanesque, Sartre est donc pris entre deux tendances contradictoires : la volonté de sortir de la tradition bourgeoise du roman de l'intériorité, qui met la psychologie individuelle au centre de tout, et la nécessité — tout aussi idéologique — d'écrire un roman « réaliste » (au sens littéraire, non philosophique, du terme), c'est-à-dire — au moment où il écrit — un roman qui travaille sur la transcription du discours intérieur. Mais Sartre n'est-il pas tout simplement, sur ce point, le témoin d'une tension qu'éprouve toute une génération qui est à la fois l'héritière intellectuelle de Bergson et de Joyce ?

1.3. Le discours intérieur en psychologie cognitive

En ces temps où l'approche psychosémantique du texte littéraire est en plein essor (on pensera notamment aux récents séminaires parisiens d'Ann Banfield sur « Virginia Woolf et les théories de la connaissance »³⁵), on ne pourra que regretter que l'expression *langage privé / private language* continue à garder deux sens si différents : celui de *discours intérieur* et celui de *système régissant les opérations cognitives*. Cette confusion qui, d'après le texte de Jean-François Le Ny cité plus haut, est quasi inévitable (puisque nous n'avons pas de conception claire de la nature de ces processus psychiques), mérite, au moins pour le type de recherche qui est le nôtre, d'être levée. S'agit-il ici d'opérations mentales avec contenu sémantique mais sans verbalisation ou bien, plus spécifiquement, de *discours* intérieur ? Les

phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité » (1939), *Situations I*, Gallimard, « Folio », p. 31 et 32.

³³ « Les théoriciens d'extrême-gauche ont parfois reproché à la phénoménologie d'être un idéalisme et de noyer la réalité dans le flot des idées [...]. Il y a des siècles au contraire qu'on n'avait senti dans la philosophie un courant aussi réaliste » (rééd. Vrin, 1966, p. 85-86). Voir aussi la fin de l'article sur Husserl, où Sartre affirmera pourtant que « Husserl n'est point réaliste » (p. 30).

³⁴ *Situations I*, op. cit., p. 32.

³⁵ Collège International de Philosophie, novembre et décembre 1993. Il s'agissait pour Ann Banfield de souligner l'analogie entre la représentation des processus psychiques dans le roman woolfien et les théories psychosémantiques contemporaines (Russell, Whitehead...), pour — dans un second temps — s'interroger sur le sens de cette analogie. Cette démarche est, dans une certaine mesure, un peu la nôtre dans cette étude.

deux choses sont, en effet, — au niveau strictement théorique du moins — bien différentes et quelques éclaircissements s'imposent.

Ouvrons donc une parenthèse pour rappeler que la notion psychologique de *langage privé*, telle qu'on la trouvait chez Wittgenstein (qui la réfutait) et qui a connu un renouveau avec des psychologues américains comme Jerry Fodor, n'a pas — ou presque pas — de lien avec les phénomènes verbaux de l'endophasie³⁶. Dans les années soixante-dix, s'est en effet ouverte aux États-Unis une querelle de psychosémanticiens autour de la notion de *representationism*. Cette querelle bat encore son plein dans les années quatre-vingt-dix et l'on peut peut-être en dire quelques mots.

Le problème posé est le suivant : puisqu'il y a des représentations mentales unies par des liens complexes, il doit exister entre elles un *medium*. Jerry Fodor et William Sellars — pour ne citer que les plus célèbres — pensent que ce *medium* est *linguistique* en ce sens que l'on a affaire à des éléments dotés d'une charge sémantique (c'est-à-dire à un *lexique*) et à des règles qui régissent leurs relations de fonctionnement (c'est-à-dire une *syntaxe*). La décision de validité est donc ici tout à fait comparable aux règles de décision de la valeur de vérité d'une phrase de langage naturel (même si ce « *language of thought* » est avant tout pensé sur le modèle d'un langage pour machine). Bien des psychologues, avec à leur tête Paul Churchland, contestent la validité de ce modèle, même s'ils se refusent pour l'instant à proposer un modèle global qui rende compte de ces opérations sémantiques fondamentales³⁷.

On pourrait imaginer pour le texte sartrien une étude comparable à celle menée par Banfield pour les romans de Woolf : comment la représentation des processus cognitifs dans *Les Chemins de la liberté* suppose-t-elle, chez le romancier, le recours à une *intuition* qui fait du roman un *corpus* utilisable pour l'enquête scientifique et rend possible

³⁶ Cette notion de « langage privé » (*private language*) a été élaborée par des psychologues travaillant sur les phénomènes de cognition et non de langage ; on notera cependant la forte influence qu'a exercée sur eux la pensée de Chomsky. Pour Jerry Fodor, les opérations mentales fonctionnent selon un code (inné) qui précède l'emploi de la langue naturelle et permet son apprentissage. L'analogie ne peut donc être que forte. Nous n'avons pas trouvé chez Fodor de réflexion sur le langage intérieur (sur tous ces points, on se reportera avec intérêt au chapitre « Private language, public language », p. 55 à 99 dans *The Language of Thought*, New York, Cromwell, 1975). De la même façon, Christopher Maloney (*The Mundane Matter of Mental Language*, Cambridge University Press, 1989) renvoie à une sorte de langage privé qu'il nomme « *mentalese* », qui permet la cognition, mais n'est pas décelable par l'introspection, contrairement au discours intérieur. Sur la critique, déjà ancienne, de Wittgenstein, voir Jacques Bouveresse, *Le Mythe de l'intériorité*, Minuit, 1976.

³⁷ On trouvera l'essentiel de la polémique dans l'anthologie de William G. Lycan, *Mind and Cognition : a Reader* (Oxford, Blackwell, 1991), « Part V : The Language of Thought Hypothesis », p. 275 à 377.

le rapprochement des modèles romanesques et des modèles scientifiques ? Si c'est le même parti pris qui gouverne ici notre démarche, l'objet, lui, diffère. Nous nous contenterons, plus naïvement, de considérer que la représentation du *langage privé* au premier sens du terme est étudiable sans que l'on ait à poser le problème de la représentation des processus cognitifs dans leur ensemble.

Or, une autre branche (essentiellement américaine, cette fois encore) de la psychosémantique et de la psycholinguistique contemporaines s'intéresse tout particulièrement aux problèmes de l'endophasie. On songera essentiellement aux travaux de James Wertsch³⁸. Malheureusement l'étude du *langage privé* au premier sens du terme est loin d'être aussi développée que celle du *langage privé* au second sens du terme. Et cela, tout simplement, par absence de corpus : autant il est aisé de procéder à des tests permettant de mettre en évidence un ensemble de procédures cognitives, autant il est malaisé d'obtenir, sur l'endophasie, un ensemble de données pertinentes. Aussi n'est-il pas si surprenant de voir (et cela surtout chez Wertsch) que la source d'analyse absolue reste les travaux menés par Lev Vygotsky dans les années trente. C'est en 1934, en effet, qu'est parue pour la première fois l'œuvre majeure du psychologue soviétique : *Pensée et Langage*³⁹.

Et c'est bien encore chez Vygotsky que nous trouvons aujourd'hui la description la plus intéressante du discours endophasique. Elle sera donc le point de départ de notre interrogation sur le modèle utilisé par Sartre dans *Les Chemins de la liberté*. Or, la description de Vygotsky se rapproche fortement de ce que nous livre le roman contemporain et, plus particulièrement, le roman sartrien. Vygotsky commence par noter trois choses : que, par sa nature linguistique, le discours intérieur est « une formation psychologique d'une nature particulière », ensuite qu'il y a « une différence de nature » entre discours intérieur et discours oral, enfin, évidemment, qu'il est inétudiable⁴⁰. Ainsi se repose d'emblée le problème du corpus.

Le point de départ de Vygotsky, c'est, comme souvent dans la psycholinguistique de l'entre-deux-guerres, l'analyse du langage des

³⁸ Voir, par exemple, « La médiation sémiotique et la vie mentale : L.S. Vygotsky et M.M. Bakhtine », dans B. Schneuwly et J.P. Bronckart (éditeurs), *Vygotsky aujourd'hui*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1985, p. 140 à 168 ; *Vygotsky and the Social Formation of Mind*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1985 ; *Culture, Communication and Cognition : Vygotskian Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

³⁹ *Myslenie y rech'* (1934). La première traduction américaine, parue en 1962, a été reprise en 1986 (*Thought and Language*, Cambridge, Mass., MIT Press, trad. Eugenia Haufman et Gertrud Vakur). La première traduction complète en français n'est parue qu'en 1985 (*Pensée et Langage*, Éditions sociales, trad. Françoise Sève) ; la partie la plus importante pour nous est le dernier chapitre, « Pensée et mot », p. 319 à 385.

⁴⁰ *Pensée et Langage*, *op. cit.*, p. 338 à 341.

enfants par Piaget. Comme Piaget, Vygotsky note que les enfants parlent longtemps tout seuls en jouant (c'est ce que l'on nomme le « langage égocentrique » des enfants⁴¹), mais que, peu à peu, ces paroles que l'enfant profère seul s'obscurcissent : au fur et à mesure que le lexique s'enrichit, la syntaxe « s'appauvrit » ; les phrases sont tronquées, incomplètes ; les verbes perdent leur sujet ; dans les énoncés, seul le prédicat subsiste. C'est sous cette forme que, vers l'âge de six ans, ce langage disparaît. C'est dans l'interprétation que Vygotsky et Piaget s'opposent : pour Piaget, le langage de l'enfant est d'abord autistique ; pour Vygotsky, il est d'abord social mais est ensuite remodelisé pour servir, par le discours intérieur, des fins psychologiques (logiques et autistiques, nous dit Vygotsky). Cette conclusion est obtenue par un ensemble de tests sur les enfants, tests qui lui permettent aussi de mettre au point une description linguistique du discours égocentrique⁴².

C'est ici que Vygotsky opère une analogie qu'il ne justifie guère : « Le langage égocentrique [...] est un langage intérieur accessible à l'observation directe et à l'expérimentation. »⁴³ La base de cette analogie est, en fait, strictement intuitive : c'est par comparaison entre sa propre expérience du discours intérieur et son observation du langage égocentrique enfantin que Vygotsky établit ce rapprochement formel. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que la description du fonctionnement linguistique du langage intérieur par Vygotsky soit en fait émaillée de citations littéraires.

Résumons cette description. Le langage intérieur garde, dans l'ensemble, les structures du code social⁴⁴ ; c'est dans les

⁴¹ Sur l'ensemble de ces problèmes, on pourra se reporter à la passionnante thèse de Pierre Paul Goudena consacrée aux phénomènes de langage égocentrique chez les enfants : *Private Speech, an Analysis of its Social and Self-Regulatory Functions* (Université d'Utrecht, 1983 ; « Recent Studies of Private Speech », p. 12 à 18).

⁴² Le débat avec Piaget et l'analyse du langage égocentrique se trouvent essentiellement dans *Pensée et Langage*, *op. cit.*, p. 341 à 356. On sait que Piaget n'a eu connaissance que bien plus tard des travaux de Vygotsky et lui a répondu pour la première édition américaine de 1962. Cf. Jean Piaget, « Remarques sur les remarques critiques de Vygotsky », *Pensée et Langage*, *op. cit.*, p. 387 à 399.

⁴³ *Ibid.*, p. 342.

⁴⁴ L'insistance sur le caractère « social » de la conscience et du rapport à soi est un des traits les plus évidents de l'inspiration marxiste de la pensée vygotkienne. On a d'ailleurs pu se demander s'il ne s'agissait pas ici d'une influence de Bakhtine. Il semblerait que Vygotsky n'ait pas eu connaissance des travaux du sémiologue et que son « inspiration dialogique » provienne en fait d'un autre linguiste, de moindre ampleur, Lev Yakubinski (Cf. Caryl Emerson, « The Outer World and Inner Speech : Bakhtin, Vygotsky and the Internalization of Language », *art. cit.*, note 8, p. 261 et 262). Pour une comparaison entre les théories du discours intérieur chez Vygotsky et chez Bakhtine, on lira avec intérêt l'article sus-mentionné de Caryl Emerson (traductrice américaine de Bakhtine) et éventuellement celui de James Wertsch, « La médiation sémiotique de la vie mentale », *art. cit.* On s'étonnera cependant que l'article de Wertsch ne prenne en

« particularités » dues à la remodelisation que l'on doit chercher les signes de sa spécificité :

*Peculiarities of grammar and syntax characteristics of inner speech indicate this submergence of communication-for-others into individualized reasoning for oneself: in inner speech, culturally prescribed forms of language and reasoning find their individualized realization. Culturally sanctioned symbolic systems are remodeled into individual verbal thought.*⁴⁵

Parce qu'il emprunte les instruments du code social pour des fins individuelles, le discours intérieur est donc le lieu où la personne se construit une image d'elle-même. Assurant la transition entre la pensée logique non-verbale, l'imagerie personnelle, et la situation de l'homme comme être essentiellement social, qui doit communiquer mais surtout intégrer les données du monde extérieur, le discours intérieur n'est plus une étape, il est la croisée des chemins, le lieu où le monde et le *moi* s'articulent, le lieu où l'on peut parler de personnalité⁴⁶.

Nous avons dit plus haut avec Christopher Maloney que le langage privé qui dirige notre pensée n'était pas accessible à l'introspection et n'était pas à proprement parler *discursif*. Vygotsky est d'accord : tout comme on peut avoir un discours sans y penser (activité de lecture ou de récitation par exemple), la pensée ne peut se réduire à un discours puisque le langage a besoin de la linéarité temporelle tandis que la pensée procède par influx perçus comme instantanés. Mais le discours intérieur présente pour la conscience un ensemble de résultats. Ainsi est-ce souvent dans la soudaineté que les personnages de Sartre « actualisent » leur pensée : « *Si je mourais aujourd'hui, pensa brusquement Mathieu, personne ne saurait si j'étais foutu ou si je gardais encore des chances de me sauver.* »⁴⁷ D'où vient ce système logique, ce système d'équivalence « *si... alors...* » qui apparaît soudain à la conscience de Mathieu ? Le texte ne le dit pas, mais le « *soudain* » nous montre qu'il n'est pas l'aboutissement d'un processus intellectuel

compte que des textes tardifs de Bakhtine qui ne concernent pas directement le discours intérieur et ne mentionne pas les réflexions, bien plus importantes, de *Le Marxisme et la Philosophie du langage*, *op. cit.*

⁴⁵ Alex Kozcelin, « Introduction to *Thought and Language* », *op. cit.*, p. XXXVI.

⁴⁶ « *Inner speech is not an internal aspect of talking ; it is a function in itself. It remains, however, a form of speech, that is, thought connected with words. But while in external speech thought is embodied in words, in inner speech, words must sublimate in order to bring forth a thought. In inner speech, two important processes are interwoven : the transition from external communication to inner dialogue and the expression of intimate thoughts in linguistic form, thus making them communicative. Inner speech becomes a psychological interface between, on the one hand, private language and imagery and, on the other hand, a culturally sanctioned symbolic system* », *ibid.*, p. XXXVII-XXXVIII.

⁴⁷ *L'Age de raison*, p. 624.

verbal, la conclusion d'un syllogisme dont majeure et mineure seraient aussi verbalisées. Pour autant, il ne s'agit pas ici du dernier stade bergsonien ; bien au contraire, c'est dans de telles phrases que Mathieu prend conscience de sa situation et qu'il bâtit sa personnalité.

Précisons cette description au niveau strict de l'énoncé. Rappelons que Vygotsky ne donne jamais d'exemples et semble n'avoir d'autre corpus que le langage égocentrique des enfants et sa propre expérience du discours intérieur. La caractéristique globale du discours intérieur selon Vygotsky, c'est son caractère (virtuellement) incompréhensible pour l'observateur extérieur :

Même si nous pouvions l'enregistrer sur un phonographe, le langage intérieur apparaîtrait ainsi abrégé, décousu, incohérent, méconnaissable et inintelligible comparativement au langage extériorisé.⁴⁸

Par ces mots, le psychologue définit ce que, chez un romancier, on appellerait un modèle textuel. Or, il s'agit pour le romancier de mettre en scène ce modèle textuel.

Qui observe la représentation de l'endophasie dans le roman de Sartre est ainsi frappé par une forte tension entre la *clarté* qu'exige la communication littéraire et la *non-clarté* que suppose le modèle textuel, c'est-à-dire la conception imaginaire d'un discours conçu comme incompréhensible. Le romancier prend soin de donner assez d'éléments pour rendre le discours intérieur compréhensible, tout en utilisant une prose insolite qui *indique* (au sens peircien du terme) qu'en fait ce discours ne doit pas être lu comme « limpide ». L'insolite est ici effet de réel. Ainsi, dans ce passage du *Sursis* :

On la voit. Elle est là pour lui, pour tous ceux qui partent, pour moi. Ma femme est dans notre calme maison, assise auprès de la petite, le silence et la paix se reforment autour d'elle. Moi, je pars, pauvre Georges, il est parti, j'espère qu'il pourra dormir, je pars, je m'évade dans le soleil et je souris de toutes mes forces à la petite forme sombre qui est restée sur le quai de la gare.⁴⁹

le texte du roman donne d'abord un ensemble d'éléments tangibles (un homme part, son épouse est à la maison, il y a une femme sur le quai), puis nous livre une phrase qui serait incompréhensible sans ces préliminaires et qui, avec eux, est seulement insolite : « *Moi, je pars, pauvre Georges, il est parti...* » et l'on devine que Georges imagine ce que pense sa femme à cet instant. Le caractère étrange de la représentation du discours intérieur dans ce texte — tout en préservant la lisibilité — nous renvoie donc à un modèle conçu comme incompréhensible.

⁴⁸ *Pensée et Langage, op. cit.*, p. 356.

⁴⁹ *Le Sursis*, p. 857.

Bien évidemment, Vygotsky ne se contente pas de dire que le discours intérieur est « abrégé, décousu, fragmenté »⁵⁰ ; il tente de circonscrire les domaines où cet « abrégement » systématique est perceptible. Le premier est tout simplement syntaxique. Vygotsky s'y arrête étonnamment peu. S'il constate que la règle concerne tous les aspects de la syntaxe de la phrase, un seul phénomène l'intéresse ici, c'est la « prédictivité pure » : le thème de la phrase étant nécessairement connu de l'allocutaire, seul le prédicat se maintient⁵¹. Il est vrai que la réduction au prédicat, ou plutôt l'ellipse du thème grammatical et sémantique, semble un des traits les plus marquants de la représentation romanesque du discours intérieur. Un parcours, même rapide, de la syntaxe du discours intérieur sartrien suffit pour apercevoir que l'holophrase et la phrase prédictive y occupent une place fondamentale. On en trouverait des exemples à chaque page : « Coupable. Coupable et français. »⁵² À qui s'appliquent ces adjectifs venus brutalement à l'esprit de Mathieu ? La phrase ne le dit pas parce que, pour Mathieu, le thème de la prédication est évident⁵³.

À cet abrégement syntaxique s'ajoute un abrégement phonétique⁵⁴ : les mots en discours intérieur peuvent perdre un ou plusieurs phonèmes⁵⁵. Nous ne trouvons aucun exemple de ce phénomène dans *Les Chemins de la liberté*, alors que Sartre y faisait allusion dans *La Nausée* :

Et puis, il y les mots, au-dedans des pensées, les mots inachevés, les ébauches de phrases qui reviennent tout le temps : "Il faut que je fini..., J'ex... Mort..."

⁵⁰ *Pensée et Langage*, op. cit., p. 355.

⁵¹ On notera que l'explication que Vygotsky donne du phénomène est d'ordre énonciatif. Le psychologue élude cependant une question plus embarrassante : si le thème est connu de l'allocutaire, le prédicat ne l'est-il pas aussi ? Pourquoi est-il, dès lors, exprimé ?

⁵² *Le Sursis*, p. 971.

⁵³ Mais le lecteur a besoin de le savoir, et Sartre fait précéder ces mots de la phrase du narrateur : « Et il était français sous ce regard, français jusqu'aux moëlles » (on peut aussi lire cette phrase comme du discours indirect libre, ce qui ne change rien pour nous).

⁵⁴ *Pensée et Langage*, op. cit., p. 357 et 358.

⁵⁵ Aleksander Sokolov reprend la question plus en détails dans son livre (inédit en France), *Inner Speech and Thought* (New York, Plenum Press, 1972). Il résume ainsi la pensée de son prédécesseur G.B. Anan'ev : « Anan'ev also allows for the possibility of phonemic reduction of inner speech, the dropping of many phonemes [...]. This is what explains the sometimes observed "initialness" of inner speech, its functioning in the form of initial sounds or letters of words » (page 50, nous n'avons malheureusement pas retrouvé l'article mentionné). Comme son titre ne l'indique pas, le livre, très technique, de Sokolov est en fait consacré à un problème simple dont on comprendra aisément les enjeux : les processus endophasiques psychiques provoquent-ils l'émission d'influx nerveux en direction des organes de phonation ? Pour le reste, la description globale de l'endophasie par Sokolov est très proche de celle que propose Vygotsky, mais plus précise sur bien des points.

M. de Roll est mort... Je ne suis pas... J'ex..." Ça va, ça va... et ça ne finit jamais.⁵⁶

Il faut sans doute donner de cette absence de réduction phonique dans la trilogie une explication strictement littéraire : Sartre a certainement voulu se démarquer du modèle joycien qui avait inspiré bien des traits stylistiques de son premier roman. Or, la réduction des mots à leur première syllabe est une des caractéristiques les plus évidentes du modèle textuel employé par Joyce pour la représentation du discours intérieur dans *Ulysses*.

Mais, plus que sur la syntaxe et sur la phonétique, c'est sur la sémantique que s'attarde la description de Vygotsky⁵⁷. C'est encore sur le caractère « abrégé » du discours endophasique que le psychologue insiste. La condensation sémantique qu'implique le discours intérieur prend, d'après lui, trois formes. La première et la plus importante, c'est « la prédominance du sens du mot sur sa signification »⁵⁸. Par *signification*, il faut entendre la dénotation du lexème en contexte, par *sens*, « l'ensemble de tous les faits psychologiques que le mot fait apparaître dans notre conscience. »⁵⁹ Les deux autres grandes caractéristiques sémantiques du fonctionnement de l'endophasie découlent de ce fait premier. Il y a, d'une part, tendance à l'agglutination des éléments lexicaux (Vygotsky se réclame d'observations du langage égocentrique et évoque le modèle des langues agglutinantes⁶⁰). Ce phénomène qui correspond à un ce que l'on trouve communément chez Joyce, les fameux « porte-manteaux words », ne nous semble pas représenté dans la trilogie (on songe cependant au « secourge » de Lulu dans « Intimité »⁶¹). Il y a, d'autre part, décontextualisation des combinaisons signifiantes entre unités lexicales⁶² : les rapports sémantiques entre unités ne sont pas limités par les exigences de construction d'une référence précise (on a donc des

⁵⁶ *La Nausée*, p. 118.

⁵⁷ *Pensée et Langage*, *op. cit.*, p. 370 à 374. Cette partie est rendue peu claire par l'imprécision du vocabulaire linguistique de Vygotsky. Il est néanmoins plus que vraisemblable que Vygotsky ait trouvé en partie chez Husserl sa théorie du signe. Voir, par exemple, Jacques Derrida, *La Voix et le Phénomène, introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl*, PUF, 1983. Voir aussi James Wertsch, « La médiation sémiotique de la vie mentale », *Vygotsky aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 150.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 370.

⁵⁹ *Ibid.* : La traduction américaine (*op. cit.*) adopte les termes *sense* et *meaning*.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 372 et 373.

⁶¹ *Le Mur*, p. 284. *Secours + courge* ? Le sens de la nouvelle invite à y songer. On peut trouver dans *Les Chemins de la liberté* quelques phénomènes approchants : « Dont acte, dont acte, dont cataracte » (*Le Sursis*, p. 978). Faut-il voir ici, comme pour l'abrégement phonique, une volonté de se démarquer du modèle joycien explicable par ce qu'Harold Bloom nommerait une « *anxiety of influence* » ?

⁶² *Pensée et Langage*, *op. cit.*, p. 373 et 374.

ensembles « ouverts » au sens qu'Umberto Eco donne à ce terme). On rejoint ici, en fait, au niveau des combinaisons d'éléments, cette « polysémie » qui était la règle au niveau de l'élément isolé.

Montrer cette saturation de sens des termes isolés ou cette ouverture des combinaisons sémantiques restera, bien sûr, un défi pour le romancier, qui ne peut — pour cause de réalisme — faire assumer au personnage l'explicitation du sens multiple de tel mot ou de tel groupe de mots, ni — sans retomber dans l'omniscience brute — confier cette explicitation au narrateur. Aussi, la plupart du temps, Sartre ne fait-il guère de place à la résonance de la parole : « "J'aurais horreur de devenir civil", pensa-t-il. »⁶³ Il est donc laissé au lecteur le soin d'apprécier cette « épaisseur » de la parole intérieure :

*Le corps, le corps mortel, forêt de désirs, sur chaque branche un oiseau, ils servent le jambon de Westphalie sur des assiettes de bois, le couteau tranche la viande, on sent, quand on le tire, l'adhérence légère du bois humide, ils m'ont eu, je ne suis qu'un désir et nous sommes tous dans la merde et je vais crever ici.*⁶⁴

Mais deux procédés indiquent particulièrement que le mot transporte plus qu'il ne semble. Le premier, c'est le jeu incessant sur l'italique : « Seul dans cette longue avenue, seul français, seul civil et toute l'armée ennemie le regardait [...]. Seul homme en face de ces anges de haine et de colère. »⁶⁵ Le second, c'est l'emploi très classique de métaphores qui obligent à repenser la combinaison sémantique littérale⁶⁶. Ainsi le principal monologue de Daniel dans *La Mort dans l'âme* déborde-t-il d'images de tous ordres : simples rapprochements insolites (« Où sont les héros ? Où sont les anges ? »⁶⁷) ou plus complexes (« Les vitres pleurent »⁶⁸). L'image n'étant pas satisfaisante au premier degré, elle renvoie en effet à la surcharge sémantique du discours.

Ainsi est évoquée la complexité d'un psychisme et est créée une sorte d'idiome propre au personnage. Cette idée d'*idiome* est chère à Vygotsky :

⁶³ *La Mort dans l'âme*, p. 1245. Parfois, peut-être, la narrateur déploie l'ensemble des références que recouvre tel groupe de mots : « Paris n'était pas vide à proprement parler : il se peuplait de petites déroutés-minute qui jaillissaient dans tous les sens et se résorbaient aussitôt sous cette lumière d'éternité. "La ville est creuse", pensa Daniel. Il sentait sous ses pieds les galeries du métro, derrière lui, devant lui, au-dessous de lui des falaises trouées : entre ciel et terre des milliers de salons Louis-Philippe, de salles à manger Empire et de cozy-corners craquaient à l'abandon, c'était à mourir de rire », *ibid.*, p. 1216.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 1389.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 1218-1219.

⁶⁶ Cf. *Situations II*, *op. cit.*, p. 18 à 23.

⁶⁷ *La Mort dans l'âme*, p. 1216.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 1215.

Il va de soi que dans les conditions du langage intérieur un dialecte intime (...) ne peut manquer également d'apparaître. (...) Les expériences montrent que dans le langage intérieur les significations des mots sont toujours des idiotismes, intraduisibles dans le langage extériorisé.⁶⁹

Il est évident, pour le lecteur des *Chemins de la liberté*, que des discours comme celui de Daniel ou celui de Boris ne s'opposent pas seulement par leur thématique : ils diffèrent par des oppositions formelles évidentes. Mais les exigences de la sémiotique romanesque rendent la question infiniment plus complexe. Cet *idiotisme* fondamental peut aussi expliquer, par exemple, le choc des lectures de Joyce, certains (comme Mauriac) n'y voyant qu'un jeu sur les mots, d'autres (comme Sartre) y voyant la recherche d'un réalisme absolu. Mais ne retombe-t-on pas ici sur une opposition de ces « formules endophasiques » évoquées par Saint-Paul et Delacroix ?

Si le modèle textuel sartrien ne correspond pas toujours dans le détail — et bien moins que le modèle joycien — à la description que Vygotsky propose du discours intérieur à partir de l'observation du discours égocentrique des enfants, les partis pris globaux sont sensiblement les mêmes dans les deux systèmes. Le but de Vygotsky, c'est d'expliquer cette « *inintelligibilité* » première du discours endophasique, *inintelligibilité* qui est la condition fondamentale et si problématique de la représentation du discours intérieur dans le roman de Sartre. Pour ce qui est du fondement de cette *inintelligibilité*, il est le même dans les deux systèmes. Il est, en effet, frappant de voir comment Vygotsky ne cherche à donner des caractéristiques de l'énoncé endophasique d'autre explication que celle de l'originalité de sa situation d'énonciation, radicalement opposable à celle du discours oral :

Notre analyse montre (...) qu'une modification fonctionnelle du langage entraîne nécessairement une modification de sa structure.⁷⁰

Ce lien nécessaire entre *fonction* et *structure*, au nom duquel Vygotsky oppose l'endophasie aux autres formes de réalisations discursives, nous allons voir qu'il permet aussi et surtout — à l'intérieur même du champ endophasique — de classer les différents modèles textuels apparaissant dans le texte sartrien.

2. Pôles fonctionnels et polarisation représentationnelle

Avec l'aide de Vygotsky, nous sommes parvenu à cerner une fonction générale du discours intérieur et à en esquisser une première

⁶⁹ *Pensée et Langage, op. cit.*, p. 375.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 367.

description (au niveau, du moins, de l'imaginaire linguistique) qui semble correspondre aux partis pris de l'entreprise sartrienne. Il est pourtant difficile de se contenter d'un point de référence aussi rigide, si proche fût-il du modèle textuel que nous avons cru percevoir derrière le texte romanesque. En effet, aucune définition limitée ne peut contenir l'ensemble des phénomènes endophasiques présentés dans *Les Chemins de la liberté*. Le texte échappe de toute part à un modèle trop fixe. On doit d'abord en conclure qu'il n'y a pas *un* discours intérieur nettement défini, toujours identique⁷¹, mais une multitude de sous-modèles discursifs. C'est ainsi que, parfois, le discours intérieur prendra la forme du dialogue (« *Tous ces jeunes, il faudrait savoir pourquoi ils entrent au PC [...]. Et toi, et toi, pourquoi y es-tu entré ? Bah, il y a si longtemps, ça n'a plus d'importance...* »)⁷², parfois celle d'une cacophonie intérieure (« *Pardon dans l'honneur, bien entendu, tout est perdu fors l'honneur, prenez tout dans l'honneur : voilà mon cul, bottez-le dans l'honneur* »)⁷³, parfois encore, celle d'un bavardage intime (« *Ce que je voudrais qu'on me dise, pensa Boris, ça n'est pas ce que c'est que l'amour : je suis payé pour le savoir. C'est ce que vaut l'amour. A-t-on le droit de rester pour rendre une femme heureuse ?* »)⁷⁴, ou même d'un véritable discours bardé de rhétorique (« *tragiques : même pas, historiques : même pas, nous sommes des cabotins, nous ne valons pas une larme ; prédestinés : même pas, le monde est un hasard* »)⁷⁵. Cette multitude de formes, on ne peut en rendre compte qu'en précisant la diversité des fonctions que le discours intérieur doit assumer dans la vie psychique.

2.1. Fonction cognitive vs fonction communicationnelle en discours intérieur

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de l'analyse formelle de ces multiples possibilités. Nous nous contenterons de noter que l'écriture du discours intérieur s'organise globalement dans le texte sartrien autour de deux grands axes, c'est-à-dire de deux modèles premiers de représentation. Nous trouvons, d'une part, de multiples amorces de discours intérieur, généralement très peu développées : un mot, une phrase viennent à l'esprit du personnage et puis le discours s'estompe et disparaît (« *"Bon Dieu" soupira-t-il en passant sa main humide sur sa poitrine mouillée [...]. Se lever. Se mettre à suer dans une chemise. Il*

⁷¹ C'était le cas dans le roman classique, pour lequel la conscience était une unité stable, voir les monologues de Julien Sorel par exemple.

⁷² *La Mort dans l'âme*, p. 1449.

⁷³ *Ibid.*, p. 1218.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 1187.

⁷⁵ *Idid.*, p. 1205.

se redressa »)⁷⁶. On pourra d'abord expliquer de tels passages par des effets de *stéréophonie*, de *polyphonie*, selon l'approche bakhtinienne. Mais ils ont trop de présence dans le texte et font l'objet d'un traitement trop systématique dans le récit pour ne correspondre à rien de précis au niveau de l'imaginaire linguistique.

On trouve, d'autre part, face à ces affleurements plus ou moins obsédants selon les passages, un second grand type de traitement du discours intérieur, il s'agit de véritables monologues, parfois très développés, dont les modalités d'écriture peuvent varier mais qui ont en commun ampleur et cohérence tant logique que syntaxique :

*À partir de ce matin, depuis qu'ils ont collé ces affiches blanches sur les murs, toutes les vies sont ratées, toutes les vies sont mortes. Si j'avais fait ce que je voulais, si j'avais pu, une fois, une seule fois, être libre, eh bien, ça serait tout de même une sale duperie, puisque j'aurais été libre pour la paix, dans cette paix trompeuse, et qu'à présent je serais tout de même ici, face à la mer, appuyé à cette balustrade, avec toutes les affiches blanches derrière mon dos ; toutes ces affiches qui parlent de moi, sur tous les murs de France, et qui disent que ma vie est morte et qu'il n'y a jamais eu de paix : ça n'était pas la peine de me donner tant de mal, pas la peine d'avoir tant de remords.*⁷⁷

Ce monologue de Mathieu, dans *Le Sursis*, est représentatif du second type de discours intérieur, puisqu'il se présente comme un tout charpenté, centré sur l'énonciation d'une idée bien cohérente. Alors que dans un discours de premier type, nous avons des mots très simples qui surgissaient, isolés dans un contexte très imprécis, ici, c'est une ample conditionnelle qui déploie la complexité de la pensée de Mathieu en l'ordonnant fortement.

Nous avons d'évidence affaire à deux types de discours intérieur opposés par leur fonctionnement linguistique et donc — on peut le supposer — par leur fonction psychique. Ainsi, de même que l'on ne peut étudier le discours oral ou écrit hors d'une problématique des genres, des statuts du discours, de même le discours intérieur, tel qu'il apparaît dans le roman contemporain et particulièrement chez Sartre, ne peut être traité comme un bloc monolithique qui serait toujours régi par les mêmes lois et ne servirait qu'un but.

Or, Vygotsky avait, lui aussi, l'idée que le discours intérieur n'était pas d'un seul tenant ; nous l'avons vu définir, plus haut, « l'inintelligibilité » pour l'observateur virtuel comme la caractéristique première de la syntaxe et de la sémantique du discours intérieur. Dans un article sur les « racines génétiques de la pensée et du langage », Vygotsky avait pourtant précisé qu'un tel modèle n'était pas forcément toujours pertinent :

⁷⁶ *Ibid.*, p. 1137.

⁷⁷ *Le Sursis*, p. 808.

*Il existe en l'occurrence une interaction constante entre les opérations extérieures et les opérations intérieures, le passage s'effectuant constamment d'une forme à l'autre. On en voit l'illustration la plus nette dans le domaine du langage intérieur qui, comme l'a établi Delacroix, est d'autant plus proche du langage extériorisé qu'il lui est étroitement lié dans le comportement et qui peut prendre une forme tout à fait identique lorsqu'il est une préparation au langage extériorisé.*⁷⁸

Cette opposition de modèles que Vygotsky emprunte à Delacroix, il est probable que celui-ci l'ait, lui-même, trouvée chez Saint-Paul qui utilisait comme opposition structurante le contraste *langage intérieur réflexe vs langage intérieur contrôlé*, opposition qui faisait, en quelque sorte, écho à celle — bien moins rigoureuse — de Victor Egger entre *formes calmes* et *formes vives* du discours intérieur. Nous leur préférons pourtant et de très loin le modèle vygotkien en ce qu'il propose une *gradation* des formes et non une stricte opposition binaire.

Cette gradation, on ne s'étonne guère de la trouver aussi chez Guillaume, puisque c'est précisément la gradation des « *saisies* » qui lui sert de principe explicatif en syntaxe. Il y aurait ainsi, pour lui, deux grands types de discours intérieur qui s'opposeraient par leur degré de présence à la conscience, l'un étant diffus, l'autre très prégnant :

*Dans le cas où [la psychisation] est très puissante, le discours intérieur, extrêmement rapide, est tout à fait silencieux, et c'est à peine si le sujet parlant en éprouve en lui la présence. Le discours intérieur peut ainsi se produire et se développer sous des conditions de saisie très fugitives, il n'en a pas moins de réalité. Dans le cas, au contraire, où la transition en question se psychise moins et peu, le langage intérieur se développe sous des conditions de saisie moins fugitives, et il existe à la limite un discours intérieur si près du discours extérieur qu'il prend la forme physique d'un discours intérieurement murmuré.*⁷⁹

On est tenté de retrouver sous l'opposition de Guillaume, cette opposition qu'établit le roman sartrien entre des passages de discours intérieur tels que le « *Se lever. Se mettre à suer dans une chemise* » de Gomez et les interrogations métaphysiques si subtiles de Mathieu. Le

⁷⁸ *Pensée et Langage, op. cit.*, p. 133.

⁷⁹ *Leçons de linguistique, op. cit.*, 10 décembre 1948, p. 36-37. On ne peut cependant citer Guillaume qu'à titre de témoin (linguiste) de l'imaginaire collectif et non comme théoricien du discours intérieur, car le statut de la verbalisation effective reste toujours problématique dans ses écrits. Qu'est-ce que ce discours intérieur « *tout à fait silencieux* » ? Dans une parenthèse qui suit cette citation, Guillaume écrit encore qu'il est « *dégagé d'élocution réalisatrice* ». En fait, Guillaume est, comme Sartre, comme tout observateur du discours intérieur, incapable de préciser le seuil de la verbalisation ; cette incapacité aboutit chez Guillaume à l'idée de « *dicibilité* » qui permet de ne pas prendre parti. Le roman, lui, prend parti.

premier peut faire l'objet de la fameuse critique de Butor sur la verbalisation excessive du discours intérieur romanesque⁸⁰ ; Guillaume récuse ce soupçon (« il n'en a pas moins de réalité ») et le roman élude la question : l'holophrase caractérise le style du discours intérieur au vingtième siècle. Le discours ne dépasse pas le niveau de l'affleurement à la conscience : l'injonction ou la perspective est présentifiée par le discours à la conscience mais rien de plus.

À l'inverse, dans le second cas, la parole elle-même est fondamentale : il n'y a quasiment aucune différence formelle entre le discours intérieur de Mathieu et un discours qu'il prononcerait à voix haute pour une autre personne. Mieux, ce passage est trop bien charpenté, trop rhétorique pour qu'on puisse l'imaginer dans une conversation réaliste. Mathieu se fait ici un discours. Nous avons donc deux extrêmes : un discours intérieur à peine formulé, réduit au strict minimum expressif, et un discours intérieur très soigné. Comment traiter encore le discours intérieur comme une entité monolithique ne servant qu'une seule fin, selon un seul principe de fonctionnement ?

Cette opposition forte qui apparaît au cœur du roman entre un langage qui conceptualise le réel et un langage qui construit le sujet, entre un discours éclaté et peu compréhensible et un discours proche d'une situation communicationnelle, nous renvoie immédiatement et tout simplement aux deux fonctions du langage traditionnellement reconnues : la fonction *épistémique* et la fonction *communicationnelle*. Le premier discours relèverait — pour reprendre les termes de Gérard Moignet — du « *stade d'intellection* » (stade de la mise en mots du réel, opération cognitive qui serait le but premier du langage⁸¹), le second du *stade de communication* (stade de l'expression socialisée, second but du langage).

Bien évidemment, une telle bipartition reste trop simpliste, puisque jamais, même au niveau théorique, le discours intérieur ne peut se borner à l'une ou l'autre de ces deux fonctions : d'une part, le discours *épistémique* ne se contente pas d'isoler des éléments dans le champ perceptif, il les met en signes, il reste donc *sémiotique* au sens fort du terme ; il est clair, d'autre part, que la situation énonciative originale de l'endophasie rend impossible le développement d'un processus communicationnel au sens strict du terme. Reste qu'il peut y avoir, cela dit, forte domination d'une des deux tendances et l'analyse textuelle le confirme.

Partons du premier type de discours⁸². Le stade de l'intellection est

⁸⁰ *Répertoire 2*, Minuit, 1974, p. 65.

⁸¹ D'un point de vue plus philosophique, voir aussi : Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, Gallimard, 1960, p. 22 à 28.

⁸² Ce thème de la « fonction symbolique » du langage est un lieu commun de la pensée linguistique et psychologique de l'entre-deux-guerres (cf. Henri Delacroix). Sur la fonction cognitive du discours intérieur, voir, par exemple, Bakhtine / Volochinov, *Le*

caractérisé selon Moignet par la non-sujétion aux « règles de l'expressivité » qu'exige le stade de la communication. C'est logiquement dans les passages de discours intérieur de ce premier type que l'on trouvera les caractéristiques les plus évidentes de la description du discours endophasique telle que la proposait Vygotsky et notamment la prédicativité pure :

*Il voûtait ses petites épaules pointues et fléchissait les genoux ; mais son buste volumineux restait d'une rigidité de pierre. Corset. Scoliose tuberculeuse.*⁸³

Soulignons néanmoins, encore une fois, qu'il faut toujours tenir compte du fait que ce que nous avons sous les yeux est de l'ordre de la représentation littéraire et que le texte ne se laisse jamais aller au désordre qui caractérise le modèle textuel qui le fonde mais se contente d'y renvoyer ; ainsi le processus de pure intellection nous est présenté le plus souvent comme pénétrable et compréhensible, alors qu'il est supposé ne pas l'être.

Observons un discours de type intermédiaire mais encore proche du pôle d'intellection :

*Il a fait la guerre en Espagne, il a pu la faire, pas d'armes, des dynamiteros contre les tanks, les nids d'aigle de la sierra, l'amour dans les hôtels déserts de Madrid, les petites fumées individuelles dans la plaine, les combats individuels, l'Espagne n'a pas perdu son odeur.*⁸⁴

L'accumulation des idées évoquées par l'Espagne peut ne pas être d'ordre verbal, cela nous importe peu ; ce qui compte pour nous, c'est que le texte du roman l'intègre comme telle. Le rôle de la verbalisation est ici assez proche de ce que Sartre nomme la *nomination* : en mettant des mots sur des réalités psychiques, même subjectives, la conscience rend ces réalités enfin pensables, maniables. Elles acquièrent une présence plus forte pour l'esprit. La construction de la phrase marque cette non-allégeance à la loi de l'expressivité, avec une forte domination des éléments lexicaux sur les éléments structurels, ce qui montre bien qu'il s'agit ici de mettre des mots sur des choses et non de communiquer. Ainsi, dans son rôle cognitif, le discours intérieur présentifie-t-il des éléments qui échapperaient autrement à la conscience (on se souvient de l'image très sartrienne du « miroir » que Guillaume employait pour désigner le rapport pensée / endophasie).

Ce rôle d'*intellection* du langage, Sartre y revient sans cesse et par des biais toujours différents. Reprenant la pensée de Brice Parain, il écrivait ainsi en 1943 : « L'acte de nommer découpe et stabilise en choses la fluidité universelle des sensations. »⁸⁵ C'est ainsi que le

Marxisme et la Philosophie du langage, op. cit., p. 49 à 51.

⁸³ *Le Sursis*, p. 758. C'est nous qui soulignons.

⁸⁴ *Le Sursis*, p. 962.

⁸⁵ « Aller et retour », *Situations I, op. cit., p. 220.* Dans « Jean-Paul Sartre, une

rapport au monde est établi par un certain type de discours intérieur, peu structuré, à la limite de la conscience, à peine verbal, sorte d'avorton de discours mais qui suffit à la conscience pour se situer : « *Pâle sourire* », ⁸⁶ « *La nuit. Les étoiles* », ⁸⁷ « *Arrêt brusque.* » ⁸⁸ Cette obsession sartrienne de la « *nomination* » explique un certain nombre de faits caractéristiques de sa syntaxe et l'on peut citer ces remarques, bien postérieures, où Sartre oppose (et peut-être est-ce là aussi une influence de Delacroix) la fonction épistémique et la fonction communicationnelle du langage, en établissant un rigoureux ordre de priorité :

Je considère que nous sommes dans le langage. Le langage est une espèce d'immense réalité que j'appellerais un ensemble practico-inerte, je suis constamment en rapport avec lui : non pas dans la mesure où je parle, mais dans la mesure où c'est d'abord pour moi un objet qui m'enveloppe et dans lequel je peux prendre des choses, ensuite seulement je découvre sa fonction de communication. ⁸⁹

Ainsi le langage sert moins à s'exprimer qu'à établir une relation à l'objet : « *J'ai toujours pensé que m'approprier la table, c'était trouver le mot sur la table* » ⁹⁰, et Sartre de développer :

J'ai toujours pensé que le mot était une manière de posséder la chose — et je pense qu'il y a une idée originellement bourgeoise d'appropriation —, qu'il est apparu comme un élément d'appropriation avant d'être un moyen de communication. ⁹¹

Sartre ne s'exprime pas ici d'un point de vue de linguiste, mais de celui d'un écrivain qui s'interroge sur la naissance de son œuvre. On ne peut cependant s'empêcher de rapprocher ces mots de l'opposition apparue

philosophie du langage » (dans M. Issacharoff et J.-C. Vilquin, éditeurs, *Sartre et la Mise en signes*, Klincksieck, 1982, p. 152 à 163), Alain Goldschläger reprend, suivant la théorie de *Situations II*, l'idée sartrienne d'une fonction de la prose comme outil de communication et de la poésie comme surgissement du monde par les mots : « *Devant une nature inintelligible et absurde, l'homme crée une intelligibilité par son emploi du langage* » (p. 155). La dichotomie que l'on trouve dans le discours intérieur des *Chemins de la liberté* est bien un lieu de retour de la pensée sartrienne.

⁸⁶ *Le Sursis*, p. 855.

⁸⁷ *La Mort dans l'âme*, p. 1345.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 1351.

⁸⁹ « *L'écrivain et sa langue (entretien avec Pierre Verstraeten)* » (1971), *Situations IX*, Gallimard, 1972, p. 40. La position de Sartre était la même en 1948 : « *Si les mots sont assemblés en phrases avec un souci de clarté, il faut qu'une décision étrangère à l'intuition, au langage même, soit intervenue : la décision de livrer à d'autres les résultats* » (*Situations II*, *op. cit.*, p. 28).

⁹⁰ *Ibid.*, p. 41.

⁹¹ *Ibid.*, p. 42.

dans le roman entre un discours de type cognitif et un discours de type communicationnel.

On opposera donc à ce premier type de discours « *cognitif* » un autre type de discours, beaucoup plus construit, plus classique, proche — par exemple — d'un monologue à la Julien Sorel :

*Il pensait : « Nous ne serons jamais des leurs. Ils se sont battus quinze jours d'affilée et nous, nous foutions le camp sur les routes. Ça serait trop commode s'il suffisait de se joindre à eux quand ils tirent le feu d'artifice final. Jamais des leurs, jamais. Les nôtres sont en bas, dans la cave, ils croupissent dans la honte et le malheur, et notre place est parmi eux, et nous les avons plaqués au dernier moment par orgueil. »*⁹²

Encore peut-on trouver dans ce discours intérieur de second type quelques traces qui rappellent un discours de premier type (« *Jamais des leurs, jamais* »), mais la nature stylistique du passage est bien différente. Sans doute, l'ensemble du discours paraît le développement d'une seule intuition exprimée dès la première phrase et qui revient de façon obsédante ; il y a toutefois un net mouvement de progression dans le texte : on part d'une opposition entre deux groupes d'hommes pour passer à une recherche de la cause de la situation constatée. Il ne s'agit plus de prendre conscience de quelque chose ou de le laisser résonner en soi, mais de *faire* résonner une idée première en la développant dans un cadre logique et rhétorique. La verbalisation n'est pas expliquée par la soudaineté d'une prise de conscience mais par un effort de la volonté. Ainsi apparaît une dualité intérieure qui fonde le discours. Le langage ne sert plus à une projection quasi spontanée d'un objet sur l'écran blanc de la conscience, il est l'instrument d'une projection sur laquelle « on » insiste. Et ne retrouve-t-on pas ici les données essentielles de la première philosophie de Sartre ?

Mais, puisqu'il ne saurait exister de discours strictement *cognitif* (c'est-à-dire ressortissant à la mise en mots du réel) ou strictement *communicationnel* (c'est-à-dire participant à la comédie intérieure du *moi*), il s'agira moins pour nous de classer les fragments du texte sartrien selon une opposition binaire que de les situer sur une échelle graduée, en fonction de leur plus grande proximité d'un pôle que de l'autre. De même que le « *Corset. Scoliose tuberculeuse* » qui nous avait servi d'exemple de discours cognitif ne saurait être entièrement dénué de toute visée communicationnelle (en appliquant des catégories sur le monde, je fais un choix *dans* et *pour* ma comédie existentielle), de même des textes de discours intérieur très développés, pourvus d'une cohérence de perspective à laquelle répond une cohésion et une limpidité syntaxiques, ne sont pas nécessairement dénués d'une valeur épistémique, même ténue. Dans le passage

⁹² *La Mort dans l'âme*, p. 1315.

suisant, par exemple, au discours indirect libre, Boris développe et amplifie l'idée initiale d'avoir été manipulé :

*Personnellement, Boris n'avait jamais douté qu'elle ne finisse par éclater ; il l'avait attendue comme un prince héritier qui sait, dès son enfance, qu'il est né pour régner. Ils l'avaient mis au monde pour cette guerre, ils l'avaient élevé pour elle, ils l'avaient envoyé au lycée, à la Sorbonne, ils lui avaient donné une culture. Ils disaient que c'était pour qu'il devînt professeur, mais ça lui avait toujours semblé louche ; à présent, il savait qu'ils voulaient faire de lui un officier de réserve ; ils n'avaient rien épargné pour qu'il fit un beau mort tout neuf et bien sain.*⁹³

Indépendamment du problème de la valeur objective et de la sincérité du récit de Boris, le choix de sa structure nous intéressera. Rassemblant tous les éléments de sa vie, Boris veut en faire un tout cohérent par l'ordonnance du récit, c'est-à-dire la projection d'une structure narrative sur des événements qui, hors récit, peuvent paraître sans lien (voir la fameuse théorie de Roquentin sur les histoires que l'on (se) raconte)⁹⁴. Donnant ainsi à un ensemble prédéfini une structure, il en fait un objet de connaissance, un ensemble maniable auquel il peut imposer une signification. Que notre cerveau ne puisse concevoir le réel qu'en imposant des schémas aux données brutes de l'existence, telle est d'ailleurs l'opinion de bien des psychologues :

*The mind is not a device that makes a faithful recording of what goes on in the world around it, but [...] it is rather designed to create its own models of that world. Second, although the mind possesses schemes that help it in this model-building activity, it is, at the same time, especially well equipped to react to inputs that conflict with schematic expectations.*⁹⁵

Ainsi se maintient-il une dimension cognitive dans des passages de discours intérieur où il s'agit avant tout pour le personnage de créer de toute pièce une image de lui-même, pour un allocutaire imaginaire.

Les fragments de discours intérieur du roman ne se répartissent donc pas selon deux pôles incompatibles, mais selon une gradation + cognitif / + communicationnel, dont nous forçons les traits pour les rendre évidents. Entre les holophrases citées plus haut et le discours très structuré de Boris, il y a place pour un ensemble de figures discursives intermédiaires : « Une pieuvre ? Il prit son couteau, ouvrit les yeux, c'était un rêve »⁹⁶, « Refuser, se croiser les bras, ou bien filer en Suisse. Pourquoi ? Je ne sens pas ça. Ça n'est pas mon affaire. Et la

⁹³ *Le Sursis*, p. 1033.

⁹⁴ *La Nausée*, p. 46 et *passim*.

⁹⁵ Wallace Chafe, « Some Things that Narrative Tells Us about the Mind » (dans B. Britton et A. Pelligrini, éditeurs, *Narrative Thought and Narrative Language*, Hillsdale, N.J., Lawrence Erlbaum Ass., 1990), p. 97.

⁹⁶ *La Mort dans l'âme*, p. 1137.

guerre en Espagne, ça n'était pas non plus mon affaire. Ni le Parti communiste. »⁹⁷

Il est donc bien clair que — ni en théorie, ni dans le roman sartrien — le discours intérieur ne saurait être décrit comme un tout monolithique. Comme pour tout discours, l'ensemble de ses marques formelles ne sont explicables que si l'on rapporte l'énoncé à la fonction de l'énonciation qui le porte. Or, nous avons vu que l'on pouvait globalement classer les fragments de discours intérieur dans le roman de Sartre en prenant tout simplement en considération les deux grandes fonctions que l'on reconnaît traditionnellement au langage : la fonction *cognitive* et la fonction *communicationnelle*. Non que les fragments se répartissent aisément en deux blocs bien distincts : ils se situent, plus exactement, sur une ligne graduée selon la fonction dominante dans l'énonciation en jeu. Nous n'avons, pour l'instant, pris pour principe de classement de ces fragments que le critère, *a priori* arbitraire, de clarté et de non-clarté de l'énoncé. Il importe maintenant de le préciser.

2.2. Les fondements de la classification des modèles textuels sartriens

De l'opposition entre les deux grandes fonctions psychiques du discours intérieur découlent donc tout un ensemble d'oppositions formelles, que nous aimerions ici considérer dans leur généralité. Prenons un discours de type intermédiaire mais sensiblement plus proche du pôle cognitif, si on le compare, par exemple, au monologue de Boris cité plus haut :

*Être de pierre, immobile, insensible, pas un geste, pas un bruit, aveugle et sourd, les mouches, les perce-oreilles, les coccinelles monteraient et descendraient sur mon corps, une statue farouche aux yeux blancs, sans un projet, sans un souci [...]. Être, comme un arbre, comme le dos nu, comme les lunules papillonnantes sur la terre rose.*⁹⁸

Ce qui frappe tout d'abord à la lecture d'un tel passage, c'est une redondance absolue, systématique (« *De ce côté-ci de la glace, ici précisément, ici, écrasé dans l'épaisseur de cette fournaise, sur ce trottoir brûlant* »)⁹⁹. L'accumulation se construit comme une variation sur un thème, comme une série d'images qui doivent toutes suggérer la même chose. On expliquera bien ce phénomène par la fonction cognitive d'un tel discours : les mots doivent présenter le réel — *un* réel — à la conscience, mais une formulation ne suffit pas pour cerner l'objet psychique à verbaliser ; il faut donc accumuler des impressions plus ou moins directes. Ainsi dans notre extrait du *Sursis*, tout est

⁹⁷ *Le Sursis*, p. 964.

⁹⁸ *Le Sursis*, p. 850-851.

⁹⁹ *La Mort dans l'âme*, p. 1161.

automatiquement doublé voire triplé. La répétition peut nous paraître un infime variation (« immobile, insensible », « sans un projet, sans un souci ») ou alors relever d'un processus métaphorique ou comparatif plus complexe pour le lecteur, mais qui s'impose par son évidence à la conscience du personnage (« Être, comme un arbre, comme le dos nu, comme les lunules papillonnantes sur la terre rose »), le résultat est toujours le même : le personnage utilise les images qu'il a à sa disposition pour présentifier son désir de n'être qu'un *en-soi*, une masse brute non traversée par la conscience.

La différence devient évidente si l'on compare un tel texte à un autre texte intermédiaire mais plus proche, cette fois, du pôle communicationnel :

Nous pensions : « C'était ça. » Ça : un accident de terrain, un accident de l'histoire. Nous sommes encore français mais ça n'est plus naturel. Il a suffi d'un accident pour nous faire comprendre que nous étions accidentels. Schwartz pense qu'il est accidentel, il ne se comprend plus, il est embarrassé de lui-même, il pense : « Comment peut-on être français ? » Il pense : « Avec un peu de chance, j'aurais pu naître allemand. » Alors il prend l'air dur et il tend l'oreille pour entendre rouler vers lui sa patrie de rechange ; il attend les armées étincelantes qui vont lui faire fête, il attend le moment où il pourra troquer notre défaite contre leur victoire, où il lui semblera naturel d'être victorieux et allemand.¹⁰⁰

Il subsiste ici, bien sûr, des traces grammaticales qui indiquent que ce discours n'est pas tout à fait régi par les mêmes règles que le discours oral (« Ça : un accident de terrain »). L'essentiel ici, c'est-à-dire ce qui oppose ce type de discours à un discours de type 1, c'est que le texte cherche moins à présenter un élément statique qu'il approfondirait sans fin par la répétition, la variation (si la répétition reste très présente ici, c'est surtout comme instrument rhétorique), qu'à développer un raisonnement dynamique.

Nous avons donc affaire à une pensée qui progresse : pour Mathieu, avant la guerre, il y avait les Français et les autres, toujours définis par rapport aux Français. Avec la défaite, nous prenons conscience qu'il n'était pas si naturel que cela d'être français. Pire, il est naturel de ne pas l'être, étrange de l'être, puisque la défaite montre la contingence de notre nation. La pensée de Mathieu progresse logiquement et de façon cohérente, intégrant des éléments extérieurs (l'attitude de Schwartz) pour les analyser. Le problème central, c'est de savoir ce qui est naturel ou pas. Loin d'avoir un discours éclaté et redondant, nous avons ici un discours structuré et organisé¹⁰¹.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 1178.

¹⁰¹ Nous étions parti de l'approche psycholinguistique du phénomène endophasique et nous pouvons y retourner quelques instants. En effet, la bipolarisation que nous avons dégagée dans le discours intérieur romanesque semble avoir été perçue par le

Or, cette opposition dans la représentation littéraire fait évidemment songer à l'opposition établie par Jakobson entre les deux « aspects » fondateurs du processus de construction linguistique. Pour Jakobson, les deux types d'aphasie — les troubles de la contiguïté et les troubles de la similarité — sont explicables par les deux mécanismes de base du langage, mis en évidence dès Saussure. Le langage, on le sait, est régi par deux lois : celle de la sélection (axe paradigmatique), c'est-à-dire du choix des unités lexicales, celle de la combinaison (axe syntagmatique), c'est-à-dire de leur arrangement dans la phrase. Or, en cas de domination de la fonction de sélection (dans le cas de troubles de la contiguïté par exemple), nous nous trouvons face à un discours que Jakobson décrit de la façon suivante :

The syntactic rules organizing words into higher units are lost ; this loss, called "agrammaticism" causes the degeneration of the sentences into a mere "word heap", to use Jackson's image. Word order becomes chaotic ; the ties of grammatical coordination and subordination, whether concord or government, are dissolved. As might be expected, words endowed with purely grammatical functions, like conjunctions, propositions, pronouns and articles, disappear first, giving rise to the so-called telegraphic style...¹⁰²

Une telle description correspond bien à une des intuitions linguistiques de Sartre, puisque plus les fragments sont proches du pôle épistémique dans le roman, plus leur présentation formelle s'approche de cette description de Jakobson. Il est clair, si l'on suit ce dernier, que dans un discours de second type, à dominante communicationnelle, la fonction de combinaison l'emporte, et de loin, sur la fonction de sélection, ce qui est le cas — nous dit-il — dans le langage « normal ».

Dans le cas d'un discours de premier type, c'est donc la fonction de sélection qui domine, ainsi que l'illustrent les extraits cités du *Sursis* et

psycholinguiste G.B. Anan'ev. Reprenant l'analyse de Vygotsky, Anan'ev observe que ce que ce dernier appelle « prédictivité pure » recouvre en fait deux réalités différentes : « *Inner speech based on a certain concreteness of thought is predicative. When, on the other hand, an object is as yet not recognized and identified in perception, not outlined in thought, inner speech is substantive* » (cité dans A. Sokolov, *Inner Speech and Thought*, op. cit., p. 50). Nous ne saurions faire coïncider le pôle épistémique avec le pôle « substantif » ou le pôle communicationnel avec le pôle « prédictif », sans simplifier à l'extrême et bloquer toute analyse syntaxique. Il faut cependant observer que si le « nominatif pur » et le « prédictif pur », pour parler comme Anan'ev, se trouvent entièrement du côté de notre pôle épistémique, plus nous nous éloignons de celui-ci plus la fonction prédictive l'emporte sur la fonction nominative qui disparaît d'ailleurs très rapidement. Notons que, pour Anan'ev, on peut établir une classification *scalaire* des types de discours endophasique, selon une gradation allant des formes « peu différenciées », c'est-à-dire très confuses, aux formes les plus proches du discours extérieur (Anan'ev a d'ailleurs travaillé sur le monologue du roman russe du XIX^e siècle).

¹⁰² « Two Aspects of Language and Two Types of Aphasic Disturbances », *On Language*, op. cit., p. 126.

de *La Mort dans l'âme*, même si le roman ne nous propose qu'un remodelage où l'exigence de lisibilité interfère avec la représentation du modèle textuel brut (agrammatisme : « *De ce côté-ci de la glace...* », style télégraphique : « *Être de pierre...* », illustré par l'emploi systématique de l'infinitif au lieu des flexions personnelles, et surtout style « *quasi métaphorique* » pour reprendre l'expression de Jakobson). La domination du style quasi métaphorique dans le discours de premier type est rendue évidente par cette marque première qu'est l'emploi systématique de la répétition, de l'accumulation. Jakobson va jusqu'à parler de « style poétique »¹⁰³ et l'adjectif s'applique bien à des phrases telles que : « *Être, comme un arbre, comme le dos nu, comme les lunules papillonnantes sur la terre rose.* » À l'inverse, le discours de deuxième type est caractérisé par la métonymie, c'est-à-dire la progression (pensée des Français — pensée de Schwartz — attitude de Schwartz), marque formelle de la prose selon Jakobson, discours du déploiement logique et non de l'accumulation phénoménologique¹⁰⁴.

2.3. Repenser le cadre énonciatif

Il apparaît donc clairement dans notre confrontation du modèle romanesque sartrien et de modèles théoriques, qu'ils soient psychologiques, linguistiques ou philosophiques, que l'on ne peut plus dire que le fonctionnement du discours intérieur est globalement comparable à celui du discours oral, à la réalisation phonique près. Il semble désormais impossible de s'en tenir à la célèbre position de Benveniste : « *Le monologue doit être posé, malgré l'apparence, comme une variété du dialogue, structure fondamentale de l'énonciation. Le monologue est un dialogue intériorisé, formulé en "langage intérieur", entre un moi locuteur et un moi écouteur...* »¹⁰⁵. Non seulement de telles considérations empêchent de rendre compte de la complexité des représentations romanesques et particulièrement de celles de Sartre, où il est presque toujours impossible de mettre à jour des structures dialogales stables, mais surtout elles obligent à nier toute différence entre la situation d'énonciation du discours oral et celle du discours intérieur.

¹⁰³ On remarquera que Jakobson revient ici, par l'opposition formelle *sélection / combinaison*, à l'opposition (plus imagée que scientifique) *poésie / prose*, opposition à laquelle nous étions déjà parvenu en étudiant le discours intérieur d'un point de vue fonctionnel, partant de l'opposition *épistémique / communicationnel* telle qu'elle était exprimée dans *Situations II*. Voir note, *supra*.

¹⁰⁴ En soulignant que pour chaque individu, l'équilibre entre les deux principes fondamentaux du langage se fait de façon différente, Jakobson revient à cette idée de « *formule endophasique* » et d'« *idiome endophasique* », qui nous a déjà servi.

¹⁰⁵ « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale II*, *op. cit.*, p. 85-86. Nous ne citons que le début du texte.

Si la description du discours endophasique que propose ici Benveniste ne correspond ni à ce que l'on trouve chez les psycholinguistes, ni aux formalisations romanesques, c'est tout simplement parce qu'elle ne prend en considération qu'un type de fonction et de fonctionnement discursifs (situé évidemment près du « pôle communicationnel »). Si l'on tient absolument à conserver une structure dyadique comme fondement de toute production discursive, tout au plus pourra-t-on s'en tenir à une redéfinition très souple du modèle¹⁰⁶.

L'équivalence *monologue* = *dialogue* ne peut donc s'appliquer au discours intérieur, ni sur le plan théorique (puisque, au niveau pragmatique, le monologue est une situation de discours très spécifique), ni sur le plan des représentations (puisque la structure dialogale est loin de rendre compte de la totalité et surtout de la diversité des modalités d'apparition du discours intérieur dans le roman). Avec Jakobson et Sartre lui-même, nous avons perçu la bipolarité du phénomène linguistique et l'on ne peut réduire le monologue au dialogue sans la remettre considérablement en question.

Nous ne pouvons certes pas concevoir d'émission de signes en dehors d'un système sémiotique, c'est-à-dire hors du cadre minimum d'un locuteur et d'un allocutaire. Si le discours intérieur a bien une structure dyadique, celle-ci n'en est pas moins exceptionnelle. En effet, nous n'avons pas un locuteur et un allocutaire aussi distincts que le laissent croire Benveniste ou Peirce¹⁰⁷. Accepter de faire des deux « faces » du moi des entités bien délimitées au niveau énonciatif¹⁰⁸, c'est, d'une part, faire une erreur psychologique et linguistique, et c'est, d'autre part, dans notre cas, bloquer toute analyse du jeu sartrien sur le discours intérieur, jeu qui repose précisément sur l'ambiguïté du même et de l'autre. Il est fondamental pour Sartre que le locuteur et l'allocutaire ne soient pas absolument séparés, pas autrement séparés

¹⁰⁶ On lira avec intérêt les remarques de Jane Lane-Mercier dans *La Parole romanesque*, Presses de l'Université d'Ottawa / Klincksieck, 1989, p. 81 et 82.

¹⁰⁷ On pourrait penser que la théorie des « deux moi » que développe Benveniste dans « L'appareil formel de l'énonciation » (*Langages*, n° 17, 1970, et *Problèmes de linguistique générale*, *op. cit.*, volume II, p. 85 et 86) n'est rien d'autre qu'une reprise des notes de Peirce sur l'endophasie définie comme « a dialogue between different phases of the ego » (*Collected Papers*, volume 2 (1933-1934), § 6, rééd. Cambridge, Mass., Harvard U.P., 1960, cf. aussi volume I, § 334, volume III, § 421). Tous deux considèrent, en effet, le discours intérieur dans l'optique d'une construction du moi dans le temps : le modèle du dialogue intérieur pour Benveniste ou pour Peirce, c'est l'injonction.

¹⁰⁸ Il y a une sorte de naïveté chez Peirce et Benveniste à vouloir faire de deux entités théoriques linguistiques (le locuteur et l'allocutaire) deux entités aussi effectivement distinctes à l'intérieur même de la conscience. Ce saut d'un modèle linguistique à une conclusion d'ordre psychologique n'est guère rigoureux et témoigne surtout d'une volonté de sauver à tout prix le modèle de base.

que par cette illusion d'altérité qu'introduit en moi la présence d'une parole¹⁰⁹ : l'opposition locuteur / allocutaire ne préexiste pas à l'acte de parole.

Si l'on refuse ainsi de penser le discours intérieur comme une simple variété du dialogue, c'est qu'il faut bien admettre que ce cadre minimum *locuteur / allocutaire* est *a priori* absent et que nous avons bien affaire ici à ce qu'il faut nommer un *paradoxe pragmatique*, puisque que nous avons un discours sans situation de discours. Cet aspect paradoxal du discours intérieur a été mis en valeur par Husserl dans la seconde partie de ses *Recherches logiques*¹¹⁰. Sartre connaissait-il ce texte publié près de quarante ans avant le début de la rédaction des *Chemins de la liberté* ? C'est plus que certain ; il ne l'évoque pourtant jamais et peut-être n'a-t-il même pas accordé beaucoup d'attention au problème soulevé par Husserl dans ces deux pages. La réflexion de celui-ci — trop célèbre pour que nous ne nous y attardions pas — nous permettra néanmoins de mieux poser le problème.

Husserl constate tout d'abord que « quelque chose » bloque lorsque l'on s'interroge sur la présence et le rôle du langage dans ce qu'il nomme « *la vie solitaire de l'âme* » :

*Devons-nous dire que celui qui parle solitairement se parle à lui-même, qu'à lui aussi les mots servent de signes, c'est-à-dire d'indices de ses propres vécus psychiques ? Je ne crois pas qu'une semblable conception puisse être soutenue.*¹¹¹

Puisque allocutaire et locuteur sont une seule et même instance, l'existence du discours intérieur prouve que la pensée a besoin de se « manifester », c'est-à-dire de se verbaliser :

*La pensée ne doit pas être simplement exprimée à la manière d'une signification mais être communiquée par le moyen de la manifestation, ce n'est assurément possible que dans l'acte de parler et d'écouter réellement.*¹¹²

Mais le discours intérieur joue aussi un rôle dans le rapport à soi-même :

*En un certain sens, on parle aussi, il est vrai, dans le discours solitaire, et certainement, dans ce cas, il est possible de se saisir comme se parlant à soi-même. Comme, par exemple, lorsque quelqu'un se dit à soi-même : tu as mal agi, tu ne peux continuer à te conduire ainsi. Mais, dans des cas pareils, on ne parle pas, au sens propre, on se représente seulement soi-même comme sujet parlant et communiquant.*¹¹³

¹⁰⁹ Puisque cela permet le jeu de la « mauvaise foi ».

¹¹⁰ *Recherches logiques*, tome II, 1ère partie, « Recherche 1 : Expression et signification », § 8 : « Les expressions dans la vie solitaire de l'âme ». Nous citons la traduction d'Hubert Elie (Paris, PUF, 1961).

¹¹¹ *Recherches logiques*, II, 1, *op. cit.*, p. 43.

¹¹² *Ibid.*, p. 44.

¹¹³ *Ibid.*

Mais Husserl ne développe pas cet aspect et revient en conclusion au paradoxe pragmatique de départ :

*Dans le monologue, les mots ne peuvent nous servir dans leur fonction d'indices de l'existence d'actes psychiques, car une telle indication serait ici tout à fait sans raison. Les actes en question sont, en effet, vécus par nous-mêmes dans le même instant.*¹¹⁴

Reprenant ce texte des *Recherches logiques*, Jacques Derrida a tenté de prolonger la réflexion de Husserl. Il note tout d'abord que, pour Husserl, le langage joue un rôle déterminant dans la possibilité même de la conscience : « *La conscience de soi n'apparaissant que dans un rapport à un objet dont elle peut garder et répéter la présence, elle n'est jamais parfaitement étrangère ou antérieure à l'expérience du langage.* »¹¹⁵ Il y aurait alors, dans le discours intérieur, possibilité d'une certaine « pureté » du langage, d'un retour à son « essence » qui serait de nommer « *en laissant tomber son écorce communicative et indicative.* »¹¹⁶ Mais cela ne permet guère de sortir du paradoxe pragmatique premier (à savoir : « *Dans le discours solitaire, le sujet n'apprend rien sur lui-même, ne se manifeste rien à lui-même* »)¹¹⁷.

C'est ici que Derrida montre que le raisonnement de Husserl est bien trop réducteur. Il souligne tout d'abord qu'il y aurait, d'après le texte des *Recherches*, deux types de discours intérieur : d'une part, un discours qui relèverait d'une mise en scène intérieure, « fictif » et « impur », au sens sartrien du terme (du type : « *Tu as mal agi* ») ; d'autre part, un discours non-communicationnel, mise en mots de l'ordre de l'intellection, sans mise en scène¹¹⁸. Et ne retrouve-t-on pas ici la double polarité que nous avons mise en évidence dans le texte sartrien ? Derrida montre contre Husserl que ces deux aspects du discours intérieur ne sont jamais totalement séparables, qu'il y a unité du discours :

*On ne peut donc pas plus imaginer un discours effectif sans représentation de soi qu'une représentation de discours sans discours effectif. Sans doute cette représentativité peut-elle se modifier, se compliquer, se réfléchir selon des modes originaux que le linguiste, le sémiologue, le psychologue, le théoricien de la littérature ou de l'art, le philosophe même pourront étudier. Ils peuvent être très originaux. Mais ils supposent tous l'unité originaire du discours et donc de la représentation de discours. Le discours se représente, est sa représentation. Mieux le discours est la représentation de soi.*¹¹⁹

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *La Voix et le Phénomène* (PUF, rééd. 1983), p. 14.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 56.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 53.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 62.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 64.

Dans son sixième chapitre¹²⁰, Derrida prolonge ainsi la réflexion de Husserl, pour montrer que ce qui est fondamental, c'est de *s'entendre parler* ; le discours intérieur sera donc le lieu de la plus grande intimité à soi, ainsi que de « l'auto-affection pure », en même temps « *le s'entendre parler n'est pas l'intériorité d'un dedans clos sur soi, il est l'ouverture irréductible dans le dedans, l'œil et le monde dans la parole.* »¹²¹ Le mot n'a en effet de sens que si une *intention* l'anime.

Conclusion

L'intention *réaliste* que peut manifester la représentation littéraire autorise donc bien la confrontation du texte romanesque et de discours théoriques et scientifiques. La tentation est encore plus forte quand — comme c'est le cas pour le discours intérieur — l'objet représenté et théorisé ne s'offre pas à l'observation directe. Le roman propose un *modèle textuel* qui fonde sa représentation sur des données dont il n'indique pas la source ; le discours scientifique construit un *modèle théorique* à partir de données qui ne sont pas forcément moins intuitives.

Mais la coïncidence étonnante que nous avons mise en valeur entre la représentation du discours intérieur dans le roman de Sartre et les quelques études scientifiques ou philosophiques détaillées de l'endophasie qui la précèdent ou lui sont contemporaines peut se lire dans les deux sens : soit l'on considérera que le *réalisme littéraire* n'est pas, comme on le veut depuis les structuralistes, une pure convention esthétique et culturelle entièrement déagée de tout lien avec la réalité objective qui s'offre, par exemple, à l'observation scientifique, mais que *l'effet référentiel* n'est concevable que par confrontation entre la représentation textuelle et l'expérience effective du lecteur ; soit l'on considérera que le discours scientifique ne peut rien viser d'autre que la construction intuitive d'un modèle théorique qui n'a finalement pas plus de pertinence que la représentation littéraire. On voit aisément les partis pris philosophiques dont découlent de tels choix ; la vérité est sans doute entre les deux.

Reste le travail de description et c'est lui qui nous a retenu ici. La confrontation de textes romanesques de Sartre et de discours théoriques sur l'endophasie a permis de dégager trois éléments qui suffisent à alimenter notre réflexion sur cette réalisation discursive sans corpus : tout d'abord, le discours scientifique sur l'endophasie met en évidence les mêmes caractéristiques linguistiques globales que celles que l'on constate dans le roman de Sartre ; deuxièmement, les deux approches de l'endophasie insistent sur la dualité des fonctions que doit assumer

¹²⁰ « La voix qui garde le silence », *ibid.*, p. 78 à 97.

¹²¹ *Ibid.*, p. 96.

le discours intérieur dans la vie psychique : une fonction cognitive d'intellection des éléments présents à la conscience et une fonction communicationnelle de construction du *moi* ; à ces deux exigences fonctionnelles correspondent deux modèles de fonctionnement du discours ; troisièmement, réduire la situation d'énonciation du discours intérieur à une variation sur le modèle dialogal qui préside aux réalisations discursives orales et écrites, c'est nier la spécificité première de l'endophasie qui est d'être un discours qui ne présuppose pas l'opposition entre locuteur et allocutaire.

S'il y a bien un *contexte* scientifique dans lequel s'inscrit la pratique romanesque de Sartre (l'endophasie est dans « l'air du temps »¹²² pendant toute la première moitié du siècle), ce n'est probablement pas lui qui explique cette coïncidence de démarches. *L'archéologie* du modèle textuel sartrien nous invite à remonter plus haut, à l'imaginaire linguistique de toute une époque, au moins, dont nous ne pourrions décider s'il correspond ou non avec la réalité des choses¹²³.

¹²² En 1939-1941, Paul Valéry consacre au discours intérieur son cours du Collège de France.

¹²³ La plus grande partie de ces réflexions provient d'une thèse de doctorat en linguistique française (Amiens, 1994), intitulée *Le Discours en soi : aspects linguistiques de la représentation du discours intérieur dans Les Chemins de la liberté de Jean-Paul Sartre* (à paraître chez Champion).